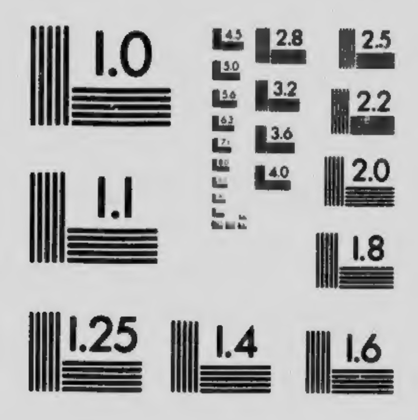
1	2	3

1	2
4	5

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)







5 SOUS

Jean de la GLEBE

Cas de Sorcellerie



Belzebuth sortant de l'étable de M. J. B. Pinette.

Scène telle que " La Gazette " certifie l'avoir vue.

QUÉBEC
Imprimerie de L'ACTION SOCIALE
103, Rue Ste Anne

1911

Jean de la GLEBE

Cas de Sorcellerie



Belzebuth sortant de l'étable de M. J. B. Pinette.

Scène telle que "La Gazette" certifie l'avoir vue.

QUÉBEC
Imprimerie de l'Action Sociale,
103, Rue Ste Anne

1911



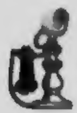
Cet ouvrage est en vente chez les principaux libraires de la Province, sur les chemins de fer, dans les dépôts de journaux, aux bureaux de *L'Union Expérimentale, des Agriculteurs de Québec*, (bureau de poste : La Trappe, P. Q.) et à *L'Action Sociale*, Québec. **5 sous** l'exemplaire. Par la poste, **8 sous.**

En préparation, par le même auteur :

" Madame POMPINE "

Excusez-la

(Préface)



Mon éditeur me téléphone : « Envoyez-nous la préface.»

—Quelle préface ? ? ?

—Mais ! la préface de votre *beau* livre !

—Ah!... C'est vrai... ... que faut-il dire dans cette préface ?

—Tiens!... Vous direz ce que vous voudrez... Dans une préface l'auteur explique généralement le but, etc., de son ouvrage.

—Les auteurs ordinaires, je conçois: ils ont des lecteurs ordinaires... Mais les miens! Vous imaginez-vous qu'ils ont besoin qu'on leur explique à l'avance ce qu'ils vont lire ? Evidemment vous ne les connaissez pas, mes lecteurs! Aussi de préface je n'en fais point...

—Faites-*la* faire par un autre.

—Un autre *quoi?*

—Un autre écrivain, un autre... *homme de lettres...*

L'éditeur, malin, se payait ma tête...

A mon tour de lui en monter une.
Il va lire une préface peu banale.
De Botrel lui-même!

Il est vrai que je l'ai *arrangée* un peu, mais assurément le public, même les Zoïle me pardonneront puisque j'écris pour les gens de « par chez nous ».

Or, comme dit Botrel:

Chez nous, le « chez-nous » de là-bas
C'est toi, cher petit coin de terre
. . . .
. . . .

Et c'est pour tes fils que j'écris:
Pour tes filles rudes et belles,
Pour tes gâs rêveurs aux yeux gris
Je conte ces choses nouvelles.

. . . .

Elles sont aussi pour tous ceux
Sur qui l'air des grand'villes pèse,
Et qui les murmurant chez eux
Croiront respirer plus à l'aise.

—Mais à ceux qui, sévèrement,
Jugeront ma « littérature »
Je dirai que chez moi, vraiment,
L'esprit n'eut guère de culture.

. . . .

. . . . Ici l'aimable barde devient d'une modestie telle que je renonce à le suivre plus loin.

Je lui fausse donc compagnie—prestement—et déclare sans ambages ma préface terminée.

Excusez-la.



Théodore Botrel, le poëte breton ; et
Madame Botrel

Honnête avertissement de l'Auteur



LECTEUR ÉCLAIRÉ ET CULTIVÉ :

Avec candeur et sans feintise j'avoue n'avoir ni l'effronterie d'un Docteur Bataille, ni l'élastique conscience d'un Sheldon.

Aussi, je suis impuissant à produire pour plus de cinq sous de déceptions.

Bien plus si après avoir goûté à ma prose tu regrettes tes cinq sous, rapportes-moi cet opuscule.

Je serai heureux :

1° de faire ta connaissance ;

2° de te rendre tes cinq « tôles » ;

3° de mettre ton nom et ton effigie dans ma prochaine plaquette, laquelle, soit dit entre nous, sera un joyau, comparée à celle-ci.

***

Si, d'aventure, tu te rappelles avoir récemment vu quelque part des bribes de la présente narration ne va pas, pour cinq sous, crier trop vite : « Au voleur.»

Je ne te vole pas même un liard, puisque tu vas enfin lire la seule version originale et complète du récit—didactique et tout de terroir—qui fait l'objet des incomparables et délicieuses pages suivantes.

***

Avant d'attaquer mes derniers chapitres, médite cette parole très vraie de l'un de nos écrivains : « On réussit parfois, au moyen d'un simple badinage « de bon aloi, à accomplir ce que ne saurait faire « une démonstration sérieuse et compliquée. » (1)

Et, surtout, ne vas pas voir dans ces pages une pochade inutile et sans but, une charge inopportune, non motivée ; une fantaisie ou un caprice.

Songe que la déprimante littérature «jaune» a si bien faussé le goût de certaines catégories de lecteurs—pourtant intelligents—que beaucoup d'entre eux ne lisent plus guère les choses sérieuses, si elles ne sont assaisonnées d'une sauce quelconque.

Or, chacun son tempérament, chacun son goût ; mais j'éprouve toujours un appétit féroce, une vraie fringale, dès que je flaire une sauce « canayenne. »

Je la trouve meilleure.

De là l'idée—et elle est d'un bon naturel—d'en offrir à ceux qui manquent d'appétit.

***

« Un homme averti en vaut deux. »

Lecteur averti, si maintenant le cœur t'en dit mange de la sauce.

Ou rapporte moi incontinent la saucière.

A défaut de quoi tu ne reverras plus tes cinq *coppes*...

---

(1) Le même écrivain, Ephrem Chouinard, a su faire lire l'histoire de tout un empire à une foule de gens qui n'en auraient jamais ouvert un chapître s'il n'eut écrit la biographie humoristique de quelque soixante « Grandes Rois de Angleterre. »

Dédié



PRIMO : Avec amour :

AUX HOMMES DES CHAMPS,

surtout à ceux qui s'imagineraient, à l'instar de Baptiste Pinette, qu'il faut nécessairement cultiver grand pour gâgner beaucoup.

SECUNDO : Avec non moins d'affection :

AUX CITADINS,

et spécialement à ceux qui se plaignent du coût élevé de la vie.

TERTIO : Triomphalement :

A MES AMIS,

beaucoup trop nombreux pour être énumérés, mais que je classifie de la manière suivante :

1° Ceux qui me croient incapables de faire autre chose que des chefs-d'œuvre.

2° Ceux qui s'imaginent que je ne saurais produire que des médiocrités.

3° Ceux qui me savent indifféremment capable des deux.

QUARTO : Avec gratitude :

A LA PRESSE CANADIENNE,

et aux critiques de tout genre, qui voudraient bien mentionner cet *ouvrage*, en dire du bien ou du mal—ça m'est égal.

QUINTO : Audacieusement, mais sans intention de cruauté :

AUX ESPRITS SÉRIEUX,

et trop élevés pour admettre le genre humoristique.

(Qu'importe le genre pourvu qu'il soit honnête et atteigne le but.)

SEXTO : Indifféremment :

aux rouges, aux bleus, aux nationalistes, etc. etc.

Puissent-ils, après avoir connu les hauts faits de mes héros, imiter leur exemple, et cesser, pour le plus grand bien de la communauté, leurs luttes énervantes et stériles.

SEPTIMO :

Pour prévenir toute jalousie, et avec une générosité et une grandeur d'âme assez rares en ce siècle d'égoïsme:

A TOUT LE MONDE........................

A Retenir

Et à méditer pendant et après la lecture de cet ouvrage

Le sort du citadin, surtout du citadin besogneux, est intimement lié à celui du rural.

Si l'homme des champs connaît bien les secrets de son art, il produit mieux, plus abondamment et à un coût de revient moindre, les choses nécessaires à la vie.

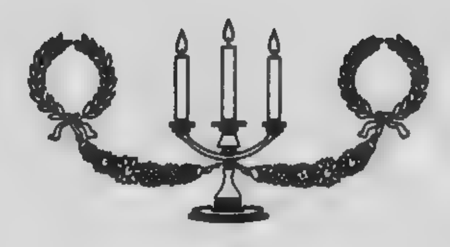
Il est heureux......

Le citadin bénéficie de ce bon marché et de cette bonne qualité des denrées alimentaires et autres dont il a un besoin journalier.

Et il est heureux aussi......

Le citadin est donc tout aussi intéressé que le campagnard au progrès des choses de l'agriculture, et se doit à lui-même comme il le doit à la société entière, de contribuer le plus possible à la prospérité de l'homme des champs—nourricier du genre humain.

Aider le laboureur à approfondir les nombreux secrets de son noble mais difficile métier, c'est du même coup contribuer au bien-être de l'homme des villes, partant de la communauté en général.



I

Deuil et commentaires.

Quand vers 187.., le père Baptiste Pinette, du 3e rang, ferm... pour toujours les yeux à la lumière de ce monde, il laissait à son fils, Jean-Baptiste Pinette, *junior*, un domaine de deux cents âcres, presque tout en culture, bien outillé et convenablement pourvu de bétail.

Aussi disait-on dans Le Trois [(1)] et dans toute la paroisse, que le petit Batisse, comme on l'appelait, avait de la chance d'hériter ainsi d'une terre presque toute faite d'un bout à l'autre, bien arrimée, avec un gros roulant et un stock d'animaux comme il n'y en avait guère dans tous les Tonnechipes... « *Pas guère* même sur toute la côte nord, de Québec « au Saguenay, renchérissait le vieux Tremblay, un « ancien loup de mer du comté de Charlevoix,» devenu colon dans les Bois-francs, et que nous retrouverons bientôt. « Pourtant, ajoutait-il, j'en ai vu « ben manque des bons habitants, puis des bonnes « terres, à la Baie Saint-Paul, pi dans le Su...»

---

(1) Troisième rang de la paroisse.

Puis, faisant l'éloge funèbre du vieux défricheur, qu'un accident couchait prématurément dans la tombe, l'ex-marin concluait : « C'est une grosse « avarie pour nous autres, mes enfants, pi pour tout « le Tonnechipe... Je l'ai ben connu moé ce pauvre « Baptiste, les premières années..., les années de « misère... On est monté ensemble dans le Trois; « on l'a ouvert ensemble... Et c'est pas rien qu'une « fois qu'on a chargé nos pipes dans la même blague, « pi mis le feu dessus avec le même tison, dans les « abattis, en faisant bouillir le sâle ou le sucre... « Tout ce que j'ai à vous dire, les enfants, c'est que « des hommes de cœur et de sarvice comme le dé- « funt, on n'en rencontre point à toutes les portes ; « des hommes durs à la misère comme il l'était, y « s'en rencontre, mais pas guére non plus... »

Disons tout de suite que si le père Tremblay s'y connaissait en hommes, il n'était peut-être pas une autorité des plus compétentes en fait de terres et de cultures, etc.

Il avait passé sa jeunesse à faire du cabotage, comme capitaine de goëlette, et avait acquis comme chef d'équipe et meneur d'hommes une habileté incontestable. Aussi était-il à peine arrivé dans les épaisses forêts des Cantons de l'Est, que les compagnies qui en exploitaient alors les bois se hâtaient de s'assurer de ses services comme boss ou foreman dans l'un ou l'autre de leurs chantiers, et surtout pour la drave.

A ces durs métiers le père Tremblay, pourtant du même âge que le père Pinette, avait vieilli et grisonné plus vite que ce dernier. Et il était devenu le type du défricheur qui s'occupe fort peu de la terre mais beaucoup des chantiers. Le père Pinette, lui, était le type du colon qui aime la terre par-dessus tout, et peu les chantiers.

LE PÈRE TREMBLAY

« ... Il était devenu le type du défricheur qui s'occupe fort peu de la terre, mais beaucoup des chantiers... »



Suis hier allé au Moulin
Voir ma mie Annette ;
Comme elle filait le lin
De sa quenouillette,

....

Enfin j'y conte tout haut
Ce qui me tracasse

....

Rroû et rou dondaine
Rroû et rou dondé.

(Botrel)

II

Un mariage qui fait jaser.

Quelques années auparavant, plus d'une jeune fille du canton avait eu peine à réprimer un gros soupir lorsque, à la surprise générale de ses ouailles, Monsieur le curé avait annoncé, le dimanche, l'union projetée, mais absolument inattendue, de l'héritier de l'un des plus beaux biens de la paroisse, Jean-Baptiste Pinette fils, à une demoiselle Agathe XXX, de la campagne québecoise, de la Beauce quelque part.

Aussi le dimanche suivant dans plus d'un foyer où c'était au tour des vieux à aller à la messe il y

eut des compromis... habilement préparés depuis une semaine, et d'après lesquels le père, au moins, consentait à sacrifier son tour en faveur des jeunesses et à garder encore ce dimanche-là, quitte à se reprendre plus tard...

Et voilà comme quoi, sur le perron et à la porte de l'église, avant comme après, et entre la messe et les vêpres, le petit Baptiste et sa nouvelle épouse furent le point de mire de toute la jeunesse en particulier, et fournirent un thème à la conversation des paroissiens en général.

Ce dimanche-là aussi les avis publics « par les présentes donnés » du secrétaire municipal furent plus ou moins écoutés, et les ventes pieuses du crieur pour les bonnes âmes rapportèrent peu, tant l'attention de la foule était captée par les jeunes époux.

Le marié semblait plus fier que jamais, mais avait l'air un peu gauche et dépaysé tout de même dans son habillement de noces tout en stoffe, son grand surtout noir, son chapeau haut de forme et ses gaiteurses neuves.

La mariée, superbement parée, paraissait tout à fait à l'aise, elle, dans sa modeste mais gracieuse toilette, ses bottines en cuir à patente et sa large crinoline, la dernière qu'elle devait porter, et qui avait été achetée tout exprès pour la circonstance à Québec, chez Zéphirin Paquet, le riche.

Puis dans le Trois, toute la semaine, et tout un mois durant, ce que l'on inventoria les qualités bonnes ou mauvaises, réelles ou supposées de la nouvelle venue ! Et ce que l'on conjectura sur le sort réservé au petit Baptiste, qui avait voulu tirer du grand en sortant des Tonnechipes pour prendre femme, et surtout en ne publiant qu'un ban, comme s'il avait eu peur que le monde le sache. Le premier phénomème s'était rarement vu, et le second ne s'était jamais rencontré encore dans la paroisse !

III

Prédictions sensées.

Mais la jeune mariée, adroite et aimable, comme le sont d'ailleurs la plupart des beauceronnes, finit par conquérir l'estime de ses nouvelles concitoyennes —de tout âge—et bientôt le Trois dut proclamer à l'unanimité que le petit Baptiste s'était choisi, avait rencontré, comme on dit, une femme digne de lui et de sa famille, à savoir : rangée, travailleuse, économe, etc.., tout comme Baptiste lui-même.

Les vieux-vieux et les vieilles-vieilles du rang en vinrent même jusqu'à dire, et sans crainte de porter ombrage à qui que ce soit : « L'Agathe, c'est une des premières créatures ; pas fière, travaillante, honnête, polie et ménagère : du bon butin fini. »

Bref, à la mort du Père Pinette, qui avait lui-même abattu et débité le premier arbre sur le sol, alors vierge, dont héritaient aujourd'hui son fils et sa bru, tout le monde entrevoyait pour ces derniers un avenir heureux et financièrement prospèr[illegible]u-tant plus heureux et prospère que déjà pl[illegible]urs têtes blondes de petits et de petites Pinette ég[illegible]-aient le foyer des jeune colons.





« Le père Pinette, lui, était le type du colon qui aime la terre par-dessus tout, et peu les chantiers. »

IV

Hommage au mérite.

Le Trois et toute la paroisse rendirent un hommage ému et sincère au vieux pionner-colonisateur qui descendait dans la tombe après toute une rude vie de labeurs et de sacrifices constants, mais aussi après avoir reculé les limites de la civilisation dans l'épaisse forêt des Bois-francs, enrichi sa patrie d'un prospère domaine agricole et assuré l'avenir des êtres chers qui devraient continuer son œuvre.



V

Pain noir, moustiques et temps dur.

Puis le Trois continua à vivre de la vie que menaient généralement vers 187. . . ., les colonies mi-agricoles, mi-industrielles, des régions tout récemment ouvertes à la hache du défricheur, à savoir : peu de culture; juste assez de foin et pas toujours assez d'avoine pour le besoin des chevaux, surmenés tout l'hiver dans la forêt, au dur travail des chantiers. En été les colons les plus progressifs, comme le Père Pinette, de son vivant, faisaient à la maison un peu de beurre, qu'ils vendaient quinze sous la livre ; semaient dans les abattis beaucoup de sarrazin, destiné à être converti en gros lard pour les chantiers, ou à alimenter la famille. La galette et les petits pains de sarrasins, plats et minces, occupaient invariablement une large place dans le menu colon. Leur saveur était bien un peu amère, mais agréable tout de même—surtout quand ils étaient servis chauds, et qu'on avait du beurre à faire fondre dessus.

En hiver on faisait du bois carré ; des plançons de merisier et de frêne, en masse. Le marché les payait le haut prix, mais le transport était onéreux, vu les longues distances à parcourir pour atteindre le Grand-Tronc.

On coupait aussi, oh ! par milliers, des billots, d'épinette de 13½ pieds dont la vente, surtout pour le colon muni d'un billet de location pour son lot fut considérée comme rémunératrice tant que les compagnées n'exigèrent pas les 16½ pieds, et la toise exécrée de 14 pouces, [1] et tant que les colleurs [2] des compagnées ne furent pas remplacés par des skaileurs ou colleurs branchés. [3]

Au printemps, écorçage de la pruche et vente du produit jusqu'à trente chelins la corde : Mais que de moustiques et de brûlots il fallait endurer pour cinq ou six piastres !

Tout l'été, fabrication du sâle (sel de potasse) tiré par évaporation des cendres lessivées, que l'on échangeait pour de la fleur [4] ou de la farine [5], et généralement livre pour livre.

Somme toute, peu de réel travail agricole mais en revanche beaucoup de labeur forestier, beaucoup de « comptes à crédits » chez les marchands, et en plus, trop souvent hélas ! des billets promissoires chez les usuriers de l'époque, et quelquefois des jugements au greffe de la petite ou de la grand'cour.

---

(1) Certaines compagnies marchandes exigeaient que le bois en grume, le «billot», mesurât 14 pouces de diamètre au petit bout. Si l'une des extrémités du billot avait moins de 14 pouces de diamètre il ne comptait plus que pour ½ ou ⅓ de billot. Pour recevoir le prix d'un billot de 14 pouces, il fallait en fournir deux ou même trois.

(2) Mesureurs de bois. De l'anglais «culler.»

(3) Mesureurs de bois licenciés. De l'anglais «scaler.»

(4) Farine de blé.

(5) Farine de sarrasin.



VI

Mauvais calcul, encans et cancans.

A la louange du petit Baptiste nous devous dire qu'ayant hérité des goûts et de l'enthousiasme de son défunt père pour la culture du sol, il ne faisait de travaux forestiers que ce qui était de nature à accroître la superficie de ses défrichements, mais sans trop s'occuper, malheureusement, des soins que ces derniers requéraient pour conserver au sol sa fertilité naturelle. Baptiste s'appliquait aussi, et avec une opiniâtreté remarquable, à accroître le nombre de têtes de bétail que sa ferme pouvait nourrir ; mais là encore son ambition l'amenait à manquer de mesure et d'équilibre dans ses opérations,

Il allait trop vite en besogne; il forçait la note. Ainsi, sitôt son père mort, il s'était hâté de doubler son stock d'animaux.

Tout colon qui faisait encan, pour prendre bientôt le chemin de la frontière, après avoir vendu son roulant sur billets promissoires, à long terme mais à gros intérêt, était sûr d'avoir Baptiste pour client, tant Baptiste était désireux d'accroître toujours son mobilier, et surtout le nombre de ses animaux. Tout cela provoquait bien dans le rang quelques commentaires, les uns laudatifs, les autres plutôt malveillants. Parmi ces bavassements qui se faisaient l'on aurait pu croire à un commencement de jalousie ou au moins d'aigreur, surtout de la part du Toine, voisin de Baptiste, né et élevé comme lui dans le haut du Trois, et de son nom intégral Antoine Charlot, fils de feu Pierre Charlot, l'un des premiers colons de l'endroit, et compagnon de sueurs et de misère du défunt Père Pinette.

Les Charlot avaient toujours passé pour de braves gens, bien qu'un peu à pic et prompts, peut-être aussi un peu trop serre-la-poigne des fois, un petit peu grattins comme on dit. Chacun ses petits défauts!... A part ça du monde honnête et de service en plein, puis du monde d'église!

VII

Où un scandale éclate.

N'empêche pas qu'un jour, même les plus laconiques commentateurs des évènements locaux eurent à enregistrer un fait inouï dans l'histoire du Trois, et en particulier dans celle des familles Pinette et Charlot.

Le petit Baptiste avait eu quelques mots, disaient les uns, une grosse pique, affirmaient les autres, avec son voisin le Toine, et ce dernier s'était oublié jusqu'à lui montrer le poing et à lui dire, blanc de colère, et devant le Père Tremblay, de l'autre bout du rang : « Ah ! tu te laisses manigancer par les cré-
« atures à c'theure, hein ? Tu ferais ben mieux d'ar-
« ranger ton fronteau!... Pi ta part de route !...
« On se tue dedans... C'est une honte pour le Toa.
« Tout le monde *disent* qu'y faut venir dans le rang
« le plus riche de la paroisse pour trouver des mau-
« vais chemins!...

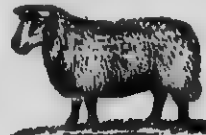
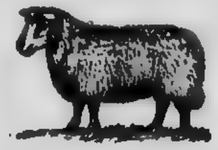
« Mais, attends un peu mon gâs ! J'vas voir
« Lésime dimanche ! ... c'est lui qu'est inspecteur
« c'tannée, puis ça va changer ! Puis pourtant, j'sus
« pas hère pour les chemins !... Tout le monde
« peut le dire ! Mais ça va changer... Puis tes
« clôtures tu vas les relever, va ! On [illegible] aura plus
« besoin de retenir notre respire pour les empêcher
« de tomber quand on passera à ras....

« ... Ah! c'est [illegible] du temps de ton défunt père,»
« que le Bon Dieu [illegible]t pitié de son âme, « continua
« Antoine, s'adoucissant un peu et portant la main
« à son chapeau en éclisses de frêne, « c'est pas du
« temps de ton défunt père qu'on a jamais vu une
« traînerie pareille !... T'en élève des petits gâs là!
« Pi tes vaches, tes belles vaches ! a sortiront ains
« seulement [1] pas de ton étable le printemps pro-

---

(1) Onze fois depuis six mois j'ai écrit « *ains* seulement », et dix fois j'ai trouvé dans l'imprimé: AINSI. *Ains seulement* est du vieux français. On le trouve dans Montaigne, au 16e siècle. Nos gens ont conservé l'expression, mais prononcent généralement « *en* seulement ». Dans le vieux français elle signifiait « mais seulement. »

« chain ; *remarque ben ce que je te dis là !* Tes cochons
« aussi ont fini de fouiller les pétaques des autes.
« Pi toé, tas fini de te vanter à la porte d'église que
« t'as récolté des 200 minots d'avoine puis des 300
« minots de sarrazin! C'est avec un *siau* bleu pi pas
« un demi-minot que tu vas mesurer ta grosse récolte
« c't'automne. Eh! fendant de couillon que t'es! T'as
« fini d'ambitionner sû le monde, mon vire-capot!...»

L'histoire n'aurait peut être pas à enregistrer ce malheureux incident des "Grandes Fardoches", si seulement notre ami M. Pinette eut pris les moyens de garder chez lui ses animaux.

Et depuis ! que d'incidents analogues ont semé, entre voisins, la zizanie.

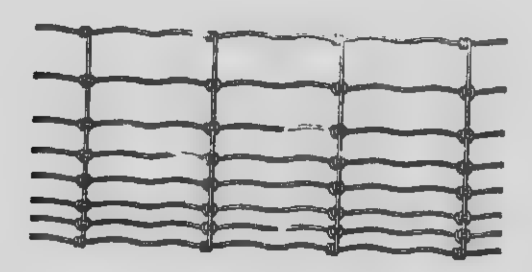
Que de discordes engendrées par les mauvaises clôtures, que d'animaux rendus vicieux, que de belles récoltes perdues ou gravement compromises !

Aujourd'hui, cependant, il est facile d'éviter ces malheurs.

Il n'y a qu'à se servir de clôture métallique, de la clôture " JULIEN ", par exemple.

Elle est bon marché, solide et à l'épreuve de toutes les bêtes. Elle se pose facilement, rapidement et dure indéfiniment.

Elle est manufacturée et vendue par des compatriotes qui, dans l'espèce, connaissent bien les besoins de notre agriculture et savent y subvenir parfaitement.



VIII

Politique et psychologie.

Baptiste, foncièrement honnête homme, n'aurait jamais volontairement causé le moindre tort à qui que ce soit. Antoine également, bien que de son propre aveu, il fut un peu prompt, et très bête quand il se choquait, quoique toujours sans rancune, ajoutait-il.

Mais la politique, la belle politique, voyez-vous, commençait à échauffer les esprits dans le Trois en l'an de grâce 187... ;

Voilà d'ailleurs toute la genèse de ce malheureux incident, resté mémorable dans les annales du rang.

Commençons par un peu de psychologie.

Baptiste dès son adolescence, avait été fortement impressionné par la prospérité et la vie heureuse de son père, surtout quand il y comparait la dure existence au jour le jour, que menaient la plupart des colons. En effet ces derniers dépendaient, du commencement à la fin de l'année, presqu'entièrement des commerçants; et, pour vivre et faire vivre leurs familles ils devaient continuellement compter sur le travail salarié ou vendu.

Anssi, profondément enamouré de sa profession, en laquelle il avait une foi inébranlable, Baptiste avait-il toujours rêvé de faire grand, grand, puis d'agrandir toujours son exploitation. Mais il avait oublié que vite et bien ne vont pas toujours ensemble. La longue et pénible crise financière des dernières années, qui chassait par douzaines vers les États-Unis, les colons qui avaient négligé le travail du sol, avait de plus en plus convaincu Baptiste que le salut et l'avenir de sa famille (qui se faisait nombreuse et qu'il faudrait bientôt songer à établir) résidait seul dans l'agrandissement à outrance de ses champs en culture, et dans l'accroissement du nombre de têtes dans ses troupeaux.

Et cette ambition, légitime du reste, mais mal mesurée, l'avait porté à négliger une foule de détails

qui à la ferme constituent pourtant une condition *sine quâ non* du succès.

C'est ainsi que ses travaux de voierie et ses clôtures étaient absolument négligées. Conséquence : les troupeaux dévoraient parfois en quelques heures le fruit de longs jours de travail. En hiver, la provision de fourrages engrangés était rarement suffisante; de là parcimonie dans les rations, puis achats onéreux au printemps pour compléter l'hivernage.

Dans son désir effréné de faire grand, il labourait grand, mais très superficiellemeut, ensemençait à la hâte des champs dont il aurait dû réduire de moitié au moins les proportions, afin de labourer mieux, herser mieux, drainer mieux, fumer mieux, clôturer mieux, sarcler mieux, et, sans plus de peine, tripler ses récoltes tout en évitant de ruiner son sol. Ce dernier, le plus clair de son capital, s'épuisait donc d'année en année, faute d'assolement et de rotation convenables. Mais les colons du sol vierge, témoins de sa fertilité et de sa générosité premières, croyaient que cela durerait toujours, et assez rarement il leur venait à l'esprit que le sol même le plus riche n'est autre chose en réalité qu'un grand magasin, que l'on finit nécessairement par épuiser et vider entièrement si l'on a pas le soin d'y retourner de la marchandise de temps en temps, pour remplacer celle que l'on en a tirée.



IX

Rouges et bleus.

Mais revenons à notre scandale, c'est-à-dire à la fameuse philippique du Toine, dont la conclusion, la sanglante apostrophe de *vire-capot*, jetée sans pitié à la figure de Baptiste, sentait pas mal les élections.

C'est que la tourmente politique de 187...., battait son plein, et que le haut du Trois, bleu de père en fils, avait perdu en la personne du Père Pinette le chef qui invariablement conduisait à la victoire les cohortes de son bout*e*, réussissait même quelquefois à faire de bonnes trouées dans les rangs pourtant serrées du Bas, où l'on était rouge vif, depuis surtout que le vieux Tremblay, beau-père d'Antoine, avait organisé jusqu'à l'extrême fin de la concession les phalanges libérales.

Cette année, le chef bleu tout désigné du Haut était Baptiste. Mais nous l'avons dit, sa femme, Agathe, était adroite et rusée. Or, elle était rouge. Toute sa parenté dans la Beauce avait constamment suivi la fortune et le drapeau politiques des Taschereau, et fait une guerre acharnée à Hector Langevin, le maire de Québec, devenu depuis grand ministre. [1]

La femme d'Antoine, digne fille du père Tremblay, partageait les mêmes vues politiques, mais ne s'en mêlait pas, ouvertement du moins. N'empêche pas que les deux voisines se rencontraient plus souvent qu'à l'ordinaire depuis quelque temps... sous prétexte d'échanger de la tissure pour de la chaîne et d'organiser conjointement leur ouvrage au métier plus à bonne heure que de coutume c'tannée.

---

(1) Durant les quelques années qui suivirent la Confédération, le peuple désignait quelquefois ainsi les ministres du gouvernement canadien. Les membres des gouvernements provinciaux étaient appelés «ministres», tout court.

Quoiqu'il en soit Baptiste avait déclaré qu'il n'avait pas le temps de se mêler d'élections, et à la grande déception des bleus, et du Toine en particulier, n'avait pas assisté à la première assemblée.

Le père Tremblay, constatant cette absence inattendue, et flairant pour son parti une bonne affaire, avait résolu d'en avoir le cœur net. C'est pourquoi, sitôt l'assemblée finie, il trouva un prétexte pour se rendre hâtivement auprès de Baptiste, en train de chercher dans les grandes fardoches [1] de quoi faire une quinzaine de carcans pour ses animaux les plus vicieux à la clôture.

Or, le moment était mal choisi pour le Père Trembay et Baptiste de se trouver ensemble. D'abord Antoine, comme les autres conservateurs de la paroisse, était intrigué et mécontent de l'absence de Baptiste à l'assemblée, où on avait compté sur sa présence. Il était d'autant plus intrigué que Madame Charlot avait elle-même annoncé avec certitude que Baptiste n'y irait pas. A cette observation de sa femme, Antoine avait narquoisement répondu: «T'en sais ben long ! Es-tu dans la *camité ?*. . . » Et l'incident fut clos pour le moment. Mais en revenant de l'assemblée Antoine avait précisément cassé dans la part de route de Baptiste un essieu de sa *waguine* toute neuve, qu'il ne sortait que les beaux dimanches ou dans les grandes occasions, et qu'il ménageait ensuite toute l'année comme la prunelle de ses yeux.

Il est vrai qu'il avait chargé la voiture d'amis plus que de raison, mais peu importe, le chemin de Baptiste était horrible quand même, et comme d'habitude. Antoine, de plus en plus agacé détela sa jument grise, l'enfourcha, et « piqua » à travers champs vers son domicile. Chemin faisant, il eut le malheur de trouver les moutons de Baptiste encore en garouage dans sa pièce de blé, dont il était particulièrement fier. Vous comprenez qu'il

---

(1) Écrues, « *second growth.* »

commençait à être affilé. Sans compter aussi qu'il avait peut-être, contre son habitude cependant, bu un coup ou deux d'une liqueur traîtresse, qu'à cette époque lointaine et encore peu éclairée, on était à peu près sûr de trouver partout où il se faisait une élection. Ajoutez à cela le fait qu'il pouvait encore être sous le coup d'incendiaires harangues électorales, et vous aurez facilement l'explication des traits cicéroniens dont il abîma ce pauvre Baptiste, dans les grandes fardoches, où le sort méchant avait amené le Père Tremblay à une bien mauvaise heure.

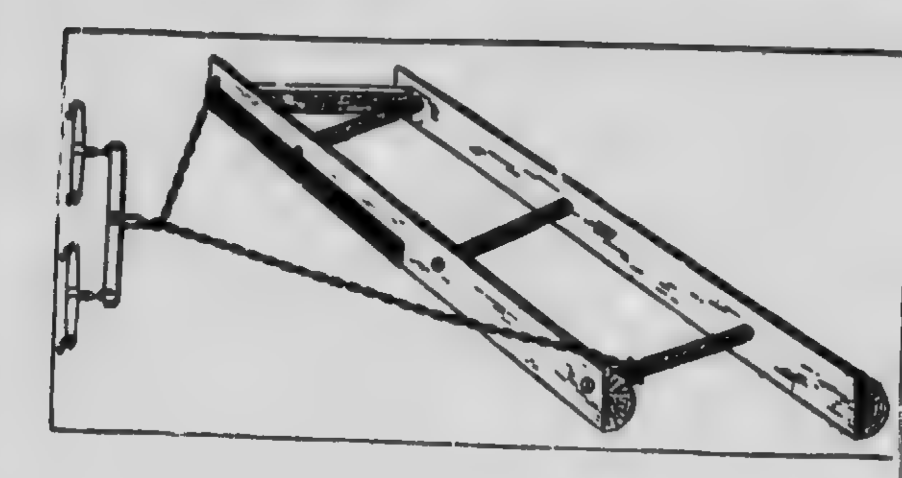
Antoine en effet, apercevant son beau-père avec Baptiste, soupçonna tout de suite anguille sous roche ; il conclut même spontanément que le vieux renard n'était là que pour parachever l'œuvre commencée par les deux créatures, et finir de cabaler Baptiste, jusque là encore « convalescent ». (1)

La moutarde lui monta au nez, et il se vida d'un seul trait, à la Danton........

(1) En certaines localités « convalescent », appliqué aux choses de la politique, a le sens d'indécis. Un électeur convalescent est un électeur qui ne sait encore, ou prétend ne pas savoir, pour quel candidat il votera.



Cabaleur relançant un « convalescent » de 187.. jusque dans son champ.



X

Lésime fait dire...

Le dimanche suivant, à la porte de l'église, un crieur public modula d'une voix de stentor l'avis comminatoire que l'on va lire:

« Lésime Forquier, inspecteur pour le 3e rang,
« fait dire à toutes les ceuses qui ont des parts de
« route ou des fronteaux, soit dans le grand rang
« soit au cordon, d'avoir à les arranger entre-ci
« jeudi... Autrement ça sera l'amende, drette!...
« Relevez vos clôtures, netteyez vos fossés, videz
« vos calvettes, pi mettez vos ventres-de-bœuf en
« loi. »

Comme la saison des ventres-de-bœufs était plutôt passée, on entendit des rires dans la foule.

Le crieur, qui avait cité de mémoire l'une des formules traditionnelles de ces sortes de bans, sans s'occuper d'y mettre la variante spéciale à la saison, ne perdit pas contenance, et se hâta d'ajouter: « Y paraît qu'y va venir ben des candidats diman-
« che, mettez vos chemins ronds. Si MM. les can-
« didats varsent y varseront comme y faut, chacun
« dans leur fossé: ça fera pas de jaloux! »

Les rieurs soulignèrent cette saillie anodine, puis se mirent à parler des rouges et des bleus, c'est-à-dire de politique.

Avant comme après le jeudi fixé par le rigide inspecteur, à peu près personne, si ce n'est Baptiste et Antoine, ne toucha à son chemin. Et le printemps suivant, les ventres-de-bœuf, dans la route, et au cordon, étaient aussi nombreux, aussi profonds et aussi prospères que jamais.

Il existe pourtant un moyen très facile d'empêcher ces précipices de se former. Il suffit, comme l'avait dit le facétieux crieur, d'arrondir les chemins, mais à l'automne, avant les gelées. La route ainsi rendue convexe ne retient plus qu'une minime proportion de l'eau des averses automnales. Le reste descend dans les fossés. Le chemin lui-même n'étant pas saturé d'eau jusque dans son sous-sol, n'est pas ou presque pas travaillé par la gelée, et en conséquence les ventres-de-bœuf ne peuvent se produire.

Prévenir la formation de ces précipices en bien égouttant le chemin est chose facile. On n'a qu'à traiter ce chemin, à l'automne, à la niveleuse ou *split log drag*, appareil très simple et que tout le monde peut fabriquer à la ferme.

Avant de passer au chapitre suivant, notons que le cri à la porte de l'église, relatif aux chemins du Trois, n'avait pas été fait par le père Tremblay, qui d'habitude se chargeait des avis municipaux du genre. Mais en la circonstance le vieux matois s'était habillement récusé.

On devinera bientôt pourquoi.





XI

Bataille.

Quelques semaines après, on était au plus fort de la mêlée électorale, et dans le haut du rang, le parti conservateur privé de chef, faiblissait, faiblissait... Dans le centre, c'est-à-dire autour du petit moulin à farine et de la petite scierie à échasses, on signalait des défections, surtout chez les journaliers, récemment revenus de la « drave. » Dans le bas, le Père Tremblay, à la tête des libéraux faisait florès et caressait toujours l'espoir d'amener Baptiste sous son drapeau, ou au moins d'obtenir de lui la neutralité. Il aurait peut-être fini par gagner ce dernier point s'il n'eut commis la maladresse d'insister et d'intriguer pour avoir Baptiste à la grande assemblée, [1] au chef-lieu.

Au cours et à l'occasion de ce meeting il y eut godaille puis bataille.

Baptiste, qui à cause du nom de son père, passait pour un chef bleu auprès des étrangers, fut acculé dans une impasse par des belligérants rouges un peu chauds—tout comme bien des bleus d'ailleurs—et les hazards de la guerre voulurent qu'Antoine et lui fussent appelés à combattre seuls, et côte à côte, dans cet engagement partiel, où la victoire devait être fièrement disputée.

Ainsi réunis dans l'infortune par le sort moqueur, ils durent se secourir mutuellement pour protéger

(1) Assemblée de la mise en nomination des candidats.

leurs peaux respectives. Conséquence immédiate : ils réintégrèrent le Trois dans la même voiture, amis comme jamais, s'offrant mutuellement du tabac et glosant sur la conduite des gens du Bas, qu'ils s'accordaient à trouver ben petits dans toute cette affaire... Il était minuit lorsque les deux voyageurs traversèrent le bas du rang, avant d'arriver chez-eux. Antoine aurait voulu en provoquer les habitants par des cris nocturnes. Baptiste, plus pondéré, s'opposa amicalement, mais avec toute l'autorité d'un chef, à l'exécution de ce noir projet. Et Antoine sacrifia généreusement sur l'autel de l'amitié son envie de faire du potin.

Baptiste était désormais reconnu comme chef, accepté comme tel, et la paix était rétablie.

Allait-elle durer ?

Ou n'était-ce qu'un armistice ?





XII

Paix et Monuments.

En attendant que l'avenir nous éclaire sur le sujet, Sir Djâne Maquedelaine, Baptiste et Le Toine, au grand ahurissement du Père Tremblay et de tout le Bas, avaient conservé leurs positions dans le haut du Trois.

Puis la tourmente électorale passée, chacun avait repris son rôle.

Sir John gouvernait de nouveau le pays, et l'endettait, mais pour construire le Pacifique. Baptiste continuait à acheter à crédit, mais hypothéquait sa ferme pour éviter de tomber dans les griffes des usuriers, entre les mains de qui avaient échoué plusieurs de ses billets signés aux encans.

Antoine, lui, continuait à racheter noblement son accès de mauvaise humeur en endurant avec patience les visites des troupeaux de Baptiste dans ses cultures; visites que les animaux d'Antoine se croyaient maintenant obligés de rendre, tant ils étaient eux-mêmes devenus vagabonds grâce aux mauvaises clôtures, et à l'exemple donné par leurs congénères et voisins.

Un monument, toutefois, ou plutôt deux, rappelaient, et après plus d'un quart de siècle rappellent encore, tant ils sont durables, l'incident des Grandes Fardoches.

Ce sont les parts de chemins de Baptiste et d'Antoine, tant dans la route que dans le grand rang et au cordon.

Au lendemain même de « l'affaire », Baptiste s'était mis à l'œuvre avec ses bœufs, et vous avait fait les plus beaux chemins du comté: ronds, bien fossoyés et presque macadamisés.[1] Antoine, piqué au vif, en avait fait autant pour les siens, mais par des méthodes différentes, attendu que tout ce travail s'accomplissait avant les accordailles.

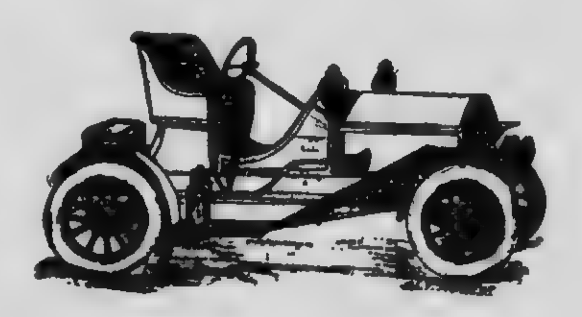
Et ses chemins, tout en lui coûtant moins cher, avaient plus de durabilité, et aussi plus de fini et plus de chic que ceux de Baptiste, attendu que pour les confectionner et aussi pour y mettre la dernière touche il avait fabriqué, au moyen d'un billot fendu, un appareil peu coûteux, mais très efficace, qui n'est autre que l'ancêtre direct de la *Split Log Drag*, ou niveleuse de chemin, tant vantée aujourd'hui par les Ontariens et les Américains, [2] qui se pensent toujours plus fins que les autres.

Il en fut si satisfait, qu'il l'employa désormais pour confectionner et entretenir ses chemins de ferme, même en hiver.

---

(1) *L'Union Expérimentale des Agriculteurs de Québec*, qui a son siège à Oka, préconise beaucoup l'usage de cette machine. Elle a même accordé des primes à ceux de ses membres qui la construisaient et s'en servaient dans des conditions déterminées. Peut-être même en accorde-t-elle encore.

(2) Les automobiles y circulent aujourd'hui sans aucune difficulté.



L'avenir s'assombrit.

L'hiver arriva, et Baptiste était soucieux. Beaucoup de comptes à solder chez les marchands ; de gros intérêts à rencontrer sur son hypothèque! Et son beurre ne se vendait pas : On n'en aimait pas l'apparence. Pourtant Agathe était bien propre, et écrasait toujours avec soin, à l'aide d'une bouteille, le gros sel destiné à le conserver. Et les grosses et robustes tinettes de 50 livres, que le Père Pinette avait fabriquées sur ses vieux jours, étaient toujours lavées avec soin, puis ébouillantées à la tisanne de framboisiers.

Mais en vain ! Les tinettes pleines s'accumulaient depuis six mois dans la cave basse et obscure, et personne n'en offrait un prix raisonnable.

Le beurre dut être sacrifié à vil prix pour éteindre les dettes les plus criardes.

XIV

Héroïque décision.

Bref un matin de novembre Baptiste résolut d'aller, avec deux de ses chevaux, hiverner dans les chantiers de la Bondrée. [1]

Cela ne s'était jamais vu dans la famille Pinette. Aussi c'était dur et humiliant de manquer aux traditions familiales. Mais il le fallait !

Baptiste, le cœur bien gros, prit donc le chemin du Maine, avec ses deux meilleurs chevaux, laissant l'autre, plus les 14 vaches, la vachaille, les moutons, les porcs, tout enfin, à la garde de sa courageuse épouse et de ses enfants, encore bien jeunes pour pourvoir aux besoins d'un tel troupeau.

Mais encore là, il le fallait, avait conclu Baptiste.

Aussi les semaines furent-elles longues à la ferme, en l'absence du père...

Mais n'anticipons pas.

---

(1) Frontière, *boundary*.

Voir gravure de la page 62

XV

Au chantier.

Un soir dans la *campe* N° 2 de l'un des chantiers de la Bondrée, le *draveur* [1] de provisions rapporta

(1) Du mot anglais *driver.*

des lieux civilisés une lettre qui rendit tout pensif le meilleur *teasmter* (charretier) de la *conçarne,* Baptiste Pinette. Au moins, affirmaient ses collègues, il en eut été le meilleur si ses chevaux fussent arrivés mieux préparés à prendre l'hivernement.

Quoiqu'il en soit, Baptiste était déjà fort estimé dans la campe. Il était bien instruit, disait-on, savait lire et écrire, faisait bien parler une lettre, avait même toujours un fion de prêt quand il s'agissait de correspondances sentimentales. Grâce à ce talent d'épistolier, il était vite devenu le secrétaire général et universel de toute la *gang;* et même des chantiers voisins.

Aussi ce fut avec regret que le lendemain, trois jours avant Noël, les camarades le virent plier ses sleighs [1] pour retourner dans les Townships, où il arriva l'avant veille de Noël.

---

(1) Note pour la Société du Parler Canayen.
Plier ses sleighs, dans le langage suggestif de nos travailleurs des bois n'est pas une simple image. Le charretier qui quitte le chantier, ramène l'arrière train de son double traîneau sur le train d'avant, y jette, pour les besoins du voyage, une grosse botte de foin et un sac d'avoine, puis : «fouette cocher». Plier *ses sleighs* a donc la même signification que plier bagages.



XVI

Le Sauvage.

La Noël menaçait d'être triste au foyer de Baptiste Pinette. Agathe, épuisée par des travaux trop rudes, était à la veille de prendre le lit, et y tenir compagnie aux deux plus jeunes enfants déjà malades.

A la ferme on avait perdu des animaux de toutes les catégories, veaux, vaches, cochons, etc.. et la plupart des autres étaient atteints d'affections à symptômes variés.

Les plus savants du haut, du bas et du centre du rang, tour à tour consultés, avaient attribué ces malheurs divers au vertigo, au mal de cornes, au mal jaune, aux lutins, aux loups-garous ou à quelque maléfice.

Aussi, en attendant le retour du père de famille, les sages du rang avaient conseillé d'enfermer, sans distinction, toutes les bêtes dans l'étable-écurie (aux fins de les y tenir bien à la chaleur) et d'user libéralement de poivre, de sel et de vinaigre, tant pour les cornes que pour la queue, plus des bouchons en cormier, pour les cornes, et des vesces-de-loup pour les incisions faites à la queue à cause du vertigo.

Du premier coup d'œil Baptiste crut qu'il ne pourrait seul faire face à la situation, et il dit à sa femme :

J'ai envie d'aller chercher le soigneux.

—Quel soigneux ?

—Le Savage, du Lac ; le marichal.

—Le marichal savage! Ah! celui qui soigne du secrette ? Ah ben! arrange-toi avec. Tu sais ce que les gens en disent...

—Les gens en disent... les gens en disent... Le curé en dit rien encore. Puis... faut toujours sauver nos animaux.

—Arrange-toi avec, mon homme. Ça me fait rien à moi...

Et Baptiste alla atteler, pour un voyage de dix lieues à la recherche du Sauvage, qu'il amena le lendemain, veille de Noël.

Cet homme ne paraissait avoir de sauvage que son teint noir, ses longs cheveux et un laconisme assez prononcé. Les gens disaient qu'il avait presque perdu la voix dans des excès de boisson aux États-Unis, où, paraît-il, il avait étudié la médecine pour les chevaux dans les grosses écoles, mais que l'abrutissement alcoolique lui ayant fait perdre tout son savoir, il ne soignait plus que par des procédés secrets, qu'il ne divulguait à personne.

Mais les gens en disent tant!

Chose sûre c'est qu'il ne paraissait pas instruit et n'avait pas l'air trop mecieu.

Quant il jasait un peu, il parlait à peu près comme nous autres, mais il tutoyait presque tout le monde.

A mesure qu'il approchait du 3e rang le Sauvage parlait un peu plus, surtout il questionnait.

« Chez cet habitant-ci,» disait-il, « comment-ça va ?.»

—Pas trop ben non plus, répondait Baptiste, une vache de morte hier.

—Il y a quelque chose qui va pas dans la place, déclara le Sauvage.

—Et ici ?

—Ici ils n'ont pu faire de beurre de l'année, rien que de la colle. Du monde propre, pourtant !

—Je m'en doutais ; ça va mal.

—Et celui-là, il a dû s'endetter et subir des pertes ?

—Oh, oui ! Il a perdu trois chevaux et deux poulains en deux ans...

Il est découragé lui aussi. Son encan est faite; et ses filles sont rendues aux *facteries* ; sa terre est impotiquée...

—Il faudra voir à ça, il faudra voir à ça, disait le Sauvage en hochant la tête. ...

En passant au moulin, à un mille de chez lui, Baptiste hêla le meunier pour lui demander si sa gaudriole était prête.

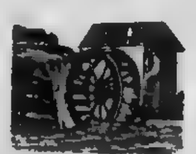
De la fenêtre la meunière fit signe que non.

« Marche,» fit aussitôt Baptiste, appliquant un coup de fouet au cheval, qui enleva le berlot à une allure plus rapide.

Cinq minutes plus tard, la porte du moulin s'entrouvrit, et une grosse voix cria quelque chose.

Mais Baptiste, tout préoccupé de ce qui l'attendait dans un quart d'heure à la ferme, n'entendit pas.





L'antique moulin à vent, et même la grande roue hydraulique, qui actionnaient autrefois les moulins à farine sont aujourd'hui choses du passé.

Il est vrai que grâce à l'Ouest canadien et aux chemins de fer les provinces de l'Est se procurent maintenant à grand marché les diverses farines et " moulées ".

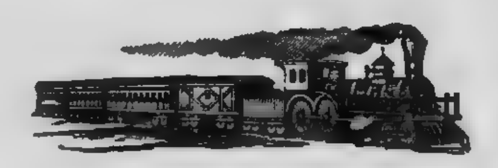
Il nous fait plaisir de constater que d'entreprenants compatriotes, dont la réputation en fait de conduite de moulins est universelle dans la Province, ont acquis les Moulins à farine de Rigaud, P. Q. ; "RIGAUD MILLING CO.," et fournissent maintenant aux provinces de l'Est des farines et des moulées de qualité supérieure.

Il nous fait particulièrement plaisir de noter ce succès de nos compatriotes dans la grande meunerie.

M. Arthur Mercier est le gérant des moulins à farine de Rigaud, et M. Adélard Mercier en est le secrétaire.

Il vaut la peine, à l'instar d'importantes maisons de Québec et des Cantons de l'Est, de s'adresser à eux avant d'acheter ailleurs.

Le gérant de ce moulin a été lui-même producteur de blé au Manitoba ; et, tout le monde le sait, a de plus une longue expérience dans la conduite des moulins.





XVII

Spectacle lamentable.

Après s'être réchauffé au poële à trois ponts et avoir pris une bonne tasse de thé, plus un gros repas de grillades de lard salé, de galettes de sarrasin chaudes et de sirop d'érable, que Madame Pinette avait offert sur une blanche nappe de toile du pays, le Sauvage, accompagné de Baptiste, procéda à la visite de l'étable.

L'auteur de ce récit original et captivant était à cette époque un gamin fourré partout, à preuve qu'il se trouvait là (comme par hasard, bien entendu), quand M. Pinette ouvrit au nord l'unique porte de l'étable pour y faire entrer le Sauvage.

La porte était à peine ouverte qu'un nuage de vapeur aveugla la compagnie ; ce qui n'empêcha pas trois petits Pinette et votre serviteur, alors à peu près du même âge que ces derniers, d'entrer quand même à la suite du grand monde.

A l'intérieur le nuage produit par la vague froide qui venait d'entrer paraissait encore plus épais. On n'y vit goutte d'abord; en revanche on réalisa tout de suite que ça ne sentait pas bon dans cette étable-là. Puis la vapeur se dissipa, c'est-à-dire se condensa et, grâce à la clarté blafarde qui pénétrait, du côté nord près de la porte, par quatre petites vitres entièrement couvertes de givre et à peine translucides, je finis par compter onze vaches, tellement maigres que, sans la couche de saletés, humides ou durcies, qui leur recouvrait presque tout l'arrière-train, elles eussent été à peu près aussi transparentes que les quatre vitres. Leur dos était aussi couvert de chenilles, que les petits Pinette prenaient plaisir à extraire de leur alvéole en les faisant sauter perpendiculairement en l'air.

Ce sport, pratiqué avec une habilité consommée, était très simple.

Avec les pouces et les index on pressait l'alvéole, et si la chenille était « mûre », elle sautait en l'air comme une flèche, puis retombait comme une balle...

Je vis aussi trois chevaux, dont l'un surtout, une jument métiffe érabe, à ce que l'on me dit, paraissait n'avoir rien mangé depuis au moins la Confédération, et à travers la peau de laquelle on pouvait étudier l'anatomie, peut-être même l'astronomie, la géométrie, la philosophie, plus l'histoire du Trois et des Townships.

Derrière les chevaux, dans une espèce de cloaque, de marécage enclos où ils vadrouillaient depuis des semaines, quatre grands cochons, bruyants et maigres criaient gratuitement leurs souffrances à tout venant. Leur infernal concert redoublait d'intensité si on avait le malheur de prononcer devant eux le mot *siau* ou *air pur*.

Une barrage derrière les vaches tenait emprisonnées une vingtaine de brebis, à moitié suffoquées par la chaleur malsaine qui se dégageait de cette agglomération de toutes les bêtes de la ferme.

En face des vaches, sur la longue auge en bois, fabriquée avant le mariage de Baptiste, des poules souffreteuses, au plumage terne et sale reposaient nerveusement, et de temps en temps polluaient le contenu du récipient qui leur servait de juchoir.

Aux extrémités de l'auge on apercevait des masses de fiente à demi gelée.

A une remarque que je fis à l'un des jeunes Pinette à l'effet que les poules souillaient la boisson des vaches, il me répondit avec une admirable quiétude de conscience: « A se quiennent pas toujours là! Quand on ouvre la porte pi qu'y fait frette dans l'étabe, a se *jouquent* sû le dos des vaches pour se chauffer. A son ben là.... »

Et je vis encore, au fond de l'allée des vaches, un monceau de fumier congelé, au-dessus duquel un guichet, obstrué dans sa coulisse par des corps durs, restait ouvert de deux doigts, vu que les petits Pinette, dans leur empressement habituel à finir le train, en négligeaient les détails. La colonne d'air qui tombait du guichet solidifiait les choses humides qu'elle rencontrait, et de plus incommodait les vaches voisines jusqu'à leur donner des diarrhées chroniques.

Par contre, derrière les chevaux, le fumier accumulé depuis l'automne servait de réchaud sinon de désinfectant à l'air que respiraient les bêtes.

De tout cela, et malgré le froid du dehors, se dégageait une atmosphère humide, tiède et fétide. En certains coins elle était absolument nauséabonde, à preuve que le Sauvage avait déjà deux fois doublé le volume de sa chique.

Le mur sud, absolument vierge d'ouvertures, sauf le guichet, ruisselait d'une buée intense, tout comme le plafond ; le mur nord, surtout autour des deux seules ouvertures du bâtiment, était couvert de frimas.

Le Sauvage, comme stupéfait, regardait tout cela d'un air effaré, portait la main au front, mais restait muet.

Et M. Pinette regardait tour à tour le Sauvage puis ses bêtes.

Nous, les jeunes, regardions les deux hommes.

L'âme commune souffrait évidemment, ou au moins était inquiète. L'une des plus grosses vaches essaya de se lever, mais n'en eut pas la force. Le bruit qu'elle fit en retombant avec lourdeur sur le pavé gluant, détermina chez les autres animaux le mouvement d'ensemble inquiet, puis nerveux, qui se produit quand le troupeau voit ou espère voir venir la ration.

Le mouvement, comme une onde, se propagea à toute l'étable-écurie-bergerie-porcherie-poulailler. Toutes les bêtes y prirent part, puis se calmèrent...

L'onde avait passé...

Mais au fond, là-bas, les deux bœufs de travail, qui depuis plusieurs minutes nous regardaient tristement de leurs grands yeux doux et mornes, tournèrent ensemble la tête vers le groupe humain dont M. Pinette était le centre, puis relevant le museau et le regardant presque fixément comme s'ils eussent voulu s'adresser spécialement à lui, firent tous deux entendre un mugissement, à la fois si lugubre et si plaintif, qu'au milieu du silence général, quelque chose de navrant nous gâgna. Et M. Pinette tourna la tête, évidemment pour cacher les deux grosses larmes que nous voyions perler à ses yeux...

Pourtant c'était la Noël, la Noël toute d'allégresse, puisque dans quelques heures les joyeuses volées des cloches au son argentin allaient convier aux joies célestes, puis aux innocents mais inexprimables plaisirs du foyer les peuples chrétiens en liesse...



XVIII

Où l'on pressent du mystère.

Le Sauvage prit M. Pinette à l'écart, lui mit la main sur l'épaule, puis, le tutoyant, lui dit à voix basse: « Renvoie les enfants à la maison. J'ai affaire à te parler. »

Les enfants sortirent, mais non pour aller à la maison. Les petits Pinette, grognant contre le Sauvage et disant : « On est chû-nous icitte », entrèrent dans la batterie contigüe à l'étable. Je les y suivis, et à travers une fente nous vîmes et entendîmes ce qui suit:

« Il y a de l'extraordinaire,» disait le maréchal.

—Comment de l'extraordinaire ? répondit M. Pinette.

—As-tu eu des difficultés avec quelqu'un ? T'as pas refusé la charité à queuque quêteux ?

—Jamais! Ma femme peut le dire. Je n'ai pas été élevé richement, mais, Dieu merci, mon défunt père, que le Bon Dieu ait son âme, dit M. Pinette, portant avec respect la main à son casque, nous a appris à avoir pitié de notre prochain et du pauvre monde.

—Pourtant il y a queuque chose!... Tu connais personne qui t'en veut ? T'as pas eu de chicane avec personne ?

—Ah!... ah! ben ya; ...ya... le Toine, mon vois...; mais jamais je croirai!... dit Baptiste, regrettant déjà d'avoir prononcé un nom propre.

Le Sauvage parut deviner le sentiment qui faisait taire M. Pinette et dit: « Va-t-en à la maison, puis laisse-moi faire.»

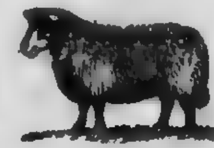
XIX

Dans la loge.

M. Pinette sortit, mais nous restâmes dans notre « loge », et nous vîmes le maréchal examiner les murs, les mesurer, les sonder, puis en faire autant pour le plafond et le pavé.

Puis il éclata de rire ; d'un rire qui nous fit frissonner et fit murmurer à l'aîné des Pinette : « Il parle au Méchant Esprit. Et il rit avec... « Sauvons-nous!... »

Le Sauvage sortit lui-même presqu'aussitôt, et gagna la maison, où nous nous cachâmes encore pour écornifler...

XX

Le sort.

« C'est un mal donné, disait le Sauvage, en tête à tête avec M. Pinette;

—Comment un mal donné ?

—Oui, un sort. Et un sort d'hiver encore! Et je n'y puis rien seul, c'est-à-dire sans ta permission; et sans le secours de l'homme qui a jeté le sort. Il a les sens plus fort que moi. Il faut qu'il soit ici et qu'il consente. Le sort est entré à l'automne et est censé hiverner là, mais si tu veux m'écouter on peut le sortir dans 13 jours, un vendredi.

—Mais s'il faut que celui qui l'a jeté y soit, hasarda M. Pinette, évidemment pour gagner du temps et réfléchir.

—Celui qui l'a jeté, il va venir, fit solennellement le Sauvage, tirant sa montre de cuivre. « *Je m'en charge.* Donne-moi un jeu de cartes.»

—Peu après le Sauvage, adossé à la fenêtre, dont les vitres étaient entièrement recouvertes d'un givre épais, jonglait avec les cartes, sans aucunement s'occuper de ce qui se passait autour de lui.

—Il vient, dit-il; bonne, il vient.

—Qui ça, demanda M. Pinette.

—Chut! On nomme personne... jamais! entends-tu ?... Jument grise; grelot fêlé... Il va te rendre un service... Il est pressé... Bon! A l'ouvrage, maintenant, dit le jongleur en se levant tout à coup: « Donne-moi deux draps blancs sur lesquels un chrétien mort a passé au moins cent et une nuits.

—Pourquoi faire ? s'exclama M. Pinette ahuri.

—Pour chasser le sort; je prends tout sur mes charges...

—Mais M. le curé, commença M. Pinette ?

—Le curé ne dira rien. J'en réponds; j'sus cathalique moé aussi.

Baptiste commençait presqu'à regretter d'avoir promis le meilleur de ses chevaux au Sauvage, s'il trouvait le remède au mal.

Devinant sa pensée, le Sauvage dit: « Cette nuit on ira à la messe et on verra le curé, si tu veux. Si je guéris pas tes animaux tu me devras rien. Mais si tu ne me laisses pas fai: seul avec l'homme qui va venir, ramène-moi chez-nous tout de suite. Je ne m'en mêle plus. *C'est oui ou non,* et dépêche-toi! l'homme s'en vient.»

—Quel homme ?

—Le seul homme qui puisse m'aider à chasser le sort. On ne nomme personne et on n'accuse personne; je l'ai déjà dit!

Baptiste, de plus en plus ahuri et perplexe, entra dans la grand'chambre où se tenait Agathe.

J'ai tout entendu, déclara spontanément cette dernière, passablement consternée. Je ne m'en mêle pas... Ton Sauvage, tu sais!... arrange-toi avec... Je veux faire mes Pâques cette année encore... Je n'ai jamais vu d'histoires comme cela dans la Beauce... Des vieux draps il y en a dans l'armoire ; dans la tablette du mitan... [1]

Un son de cloche fêlée venait de se faire entendre au dehors; puis quelqu'un frappa à la porte et entra.

C'était Antoine Charlot.

---

(1) Milieu (vieux français, encore usité dans la Beauce).



XXI

Où Madame Pinette pâlit.

Antoine avait l'air pressé et parlait haut.

« Bonjour la compag*née,* » dit-il d'une voix forte, un œil sur le Sauvage, l'autre à la fenêtre... « Coudon, Baptiste, » continua-t-il, « je t'ai apporté une poche de gru; où est-ce que tu veux que je mette ça ?... Wo! Arié la Grise... »

Mais la Grise, laissée à la porte, filait à une vitesse inacoutumée vers l'étable, où Antoine la poursuivit...

M. Pinette regarda puis entra dans la grand'chambre, où Madame Pinette était toute pâle...

« Qui est-ce qui lui a dit qu'Antoine avait une jument grise et une clochette fêlée ? interrogea-t-elle avec anxiété. A-t-il pu le voir venir avec sa grise ou entendre la clochette.

—Non, c'est impossible.

—Lui en as-tu parlé ?

—Non.

—Vous êtes, vous arrêté quelque part ? A-t-il parlé à quelqu'un dans les environs.

—Pas à ma connaissance. D'ailleurs ça se peut pas!

—Mais qui a bien pu lui dire tout ça ?

—Le Bon Dieu le sait!... répondit Baptiste de plus en plus intrigué.

—Je pense pas que ce soit le bon Dieu qui lui ait dit tout ça... Au contraire! En tout cas, ce pauv'Antoine, faites-lui rien toujours...

Dans la cuisine le Sauvage donnait des signes d'impatience.

Antoine retourna auprès de lui, et ce dernier prit aussitôt la parole. « Je ne lui ferai pas plus de mal « que ça, déclara-t-il, ni à toi ni à tes animaux; mais « je vais travailler dans ton étable avec lui, un « marteau neuf et une égohine neuve. Est-tu

« décidé ?... Va t'en à l'église et laisse-moi faire
« avec l'homme aujourd'hui. Après demain ce sera
« à ton tour de travailler... C'est oui ou non.»

Baptiste regarda sa femme, et finit par répondre:

—Fais pas de simagrées inutiles.

—Crains pas.

—Surtout, faites pas de commerçages avec les gens de l'autre monde... avec... les Mauvais Esprits, écoute !

—Non, mais donne-moé les draps... autrement..

—Ça presse-t-y ? Quand je serai revenu du village je t'en baré un. (1)

Encore ; c'est bon, je m'en vas voir l'homme.

---

(1) baillerai, donnerai.



XXII

Antoine et le Sauvage

C'est vous qu'êtes le marichal ? dit Antoine au Sauvage, dès que celui-ci l'eut rejoint à l'étable.

—Oui Monsieur.

—J'ai entendu dire, continua Antoine, entre deux touches et en refoulant le tabac de sa pipe du revers de son pouce, j'ai entendu dire que vous soignez du segrette ?

—On fait pas toujours comme on veut.

—Vous allez me dire que j'sus ben curieux, mais quoi est-ce qu'y ont donc ses alimaux ?

– Un sort, Monsieur, un sort d'hiver ! Il est entré c'tautomne par un côté de la grange ; à présent il est logé partout, jusque dans le fumier, le foin, l'eau et le poil... Faut le faire sortir malgré lui ; et pas par où il est entré ; il reviendrait tout de suite. Faut le faire sortir par le fin faîte de la grange,

—Ah ben !...

—Voulez-vous lui rendre un service à votre voisin ?

—Vous le voyez ! j'étais venu pour ça.

—Peux-tu trouver cinq ou six bons hommes pour un bi ?

—Une courvée ?

—Oui, une courvée, un bi, n'importe.

—C'te relevée ?

—Tout de suite ; au plus vite.

—Oui ! et des bons ! le Père Tremblay (mon beau-père), ses trois garçons, tous des premiers hommes ; et leurs petits gars, des bonnes jeunesses aussi. A part ça, le grand Djoe, le saigneux de cochons du Huit ; [1] vous le connaissez p'têtre ? Puis Lésime,

---

(1) 8e rang.

mon voisin arboutant.... Y viennent toute d'achever de faire boucherie chu moé ; y peuvent même commencer avant dîner si vous voulez.

—As-tu de la planche chez vous ?

—Oui ; pourquoi ?

—Ben, avant dîner qu'ils fassent, premièrement, comme manière de tuyau carré, un peu plus grand du bas que du haut, une quinzaine de pieds de long, deux pieds carrés au moins, deux par trois pieds, disons.

—Mais pourquoi ça ?

—Pour faire sortir le sort. Puis dis leur, quand ils viendront de ne pas me poser deux fois la même question. *C'est important !*



Pour engraisser vos porcs servez-vous des moulées de RIGAUD.

XXIII

Le " bi ".

Le bi, c'est-à-dire la corvée collective, commença presqu'aussitôt, et en l'absence de Baptiste. Ce dernier était descendu au village et avait consenti à n'en revenir qu'après la messe de minuit, et à laisser le Sauvage faire tout ce qu'il voudrait à l'étable, à condition qu'il n'usât pas de maléfices. Le père Tremblay, en sa qualité d'ancien capitaine de barge, fut chargé de l'exécution immédiate des travaux, sous la direction du Sauvage. L'étable fut nettoyée de fond en comble. Il en fut de même des accessoires : crèches, auges, etc.

Quatre larges ouvertures furent pratiquées au moyen de l'égohine neuve, dans le mur sud. Les équidés et les bovidés furent étrillés, brossés, etc. Nonobstant les recommandations, les questions furent nombreuses. Mais, à cause sans doute de la bonne volonté et de l'humeur joyeuse des travailleurs, le Sauvage devenait plus loquace et répondait, laconiquement mais sans broncher, à toutes les interrogations, surtout à celles faites par les dames qui, accompagnées de Madame Pinette venaient par petits groupes constater le progrès des travaux.

—Pourquoi tant écurer que ça, je vous demande, faisait l'une ?

—Le Méchant aime la cochonnerie, Madame, répondait le Sauvage.

—Mais les cochons, eux, ne font pas de mal dans l'étable ; pourquoi pas les laisser là ?

—Vous avez jamais entendu lire, Madame, que le Méchant Esprit, chassé de la maison, se réfugia dans le corps des pourceaux, qui allèrent ensuite se noyer.

—C'est pourtant vrai !

—Pourquoi ce tuyau carré que vous faites partir du plafond et qui va jusqu'au dessus du faîte de la grange ?

—C'est pour faire sortir le Méchant, Madame.

—Pourquoi tant de châssis, du côté du sud; les deux châssis de couche-chaude à Mame Pinette, puis les deux grand trous carrés où il n'y a pas de châssis ?

—Le Méchant aime la noirceur, il a horreur de la lumière et se complaît dans les ténèbres, comme dit Monsieur le curé au prône.

(Les dames entre elles: « On voit qu'il fréquente l'église, toujours! »...)



XXIV

« La Gazette. »

A la brunante arriva la mère Parlaplein, surnommée « La Gazette » par toute la paroisse, à cause de son talent remarquable pour flairer, dénicher et fabriquer toutes sortes de nouvelles, qu'elle prenait on ne savait où. Elle méritait également le surnom pour le zèle infatigable qu'elle mettait ensuite à les colporter, à les exagérer, à grossir les rumeurs publiques les plus banales, comme à faire naître les cancans les plus absurdes.

Cette fois la commère se trouvait un tant soit peu en retard dans l'accomplissement de ses fonctions de nouvelliste et de cancanière. Mais elle ne négligea rien pour rattraper le temps perdu, comme on va le voir.

Elle demeurait dans le premier rang, sur les confins de deux paroisses, et ce n'est qu'au village, où elle était venue faire ses emplettes de Noël, qu'elle avait eu vent des graves événements qui se déroulaient dans le Trois.

Dans le deuxième magasin où elle entra, elle trouva M. Pinette, disant au commis: « Si tu trouves « une occasion, envoie donc ce paquet-là à ma femme « tout de suite, et fais-lui dire que c'est pour le Sau- « vage, et que le curé dit que c'est tout ce qu'il « faut. Pas besoin d'autre chose. Qu'y y fassent « attention, M. le curé l'a dit. Elle comprendra et « le Sauvage aussi. »

La verbeuse Madame Parlaplein entra alors en scène et débuta comme suit: « Excusez M. Pinette; « j'ai justement affaire à passer par le Trois en « remontant; puis je pars tout de suite, (j'suis pres- « sée, voyez-vous!) je peux ben donner ça à Mame « Pinette en passant... C'est une affaire de rien... »

Baptiste, sachant qu'il n'échapperait pas à la commère, se hâta de lui remettre le paquet sans plus

d'explications. Et il s'esquiva pour ne pas avoir à répondre aux questions qui brûlaient les lèvres de son interlocutrice, et qu'effectivement elle posait déjà.

Ne pouvant rien obtenir de plus en fait de nouvelles, « La Gazette » fila vers le Trois, dans sa cariole rouge, avec le mystérieux paquet.

Rien de plus pressé que de l'ouvrir et de l'inventorier dès qu'elle fut hors portée de tout regard. Quelle ne fut pas sa déception de constater qu'il ne contenait que du vulgaire coton jaune, très clair, « du coton de six sous la varge » ! fit-elle avec un espèce de dédain.

C'était tout de même une raison de plus pour hâter son arrivée dans le Trois, où la situation était devenue critique.



XXV

Où Ch'niquy est appelé au secours.

A l'étable les travaux achevaient et tout le monde voulait savoir pourquoi les deux ouvertures béantes entre les châssis vitrés, c'est-à-dire entre les deux châssis de couche chaude qui ornaient maintenant le mur sud et l'éclairaient.

Pressé de questions, le Sauvage se contentait de répondre qu'il lui manquait quelque chose, puis regardait furtivement Madame Pinette. Cette dernière ne disait rien, mais paraissait assez embarrassée.

L'arrivée de la mère Parlaplein sauva la situation, tout en la corsant d'abord.

« Tenez », fit-elle tout d'une haleine, en remettant le colis à Mme Pinette, « Monsieur le curé « vous envoie ça. Puis y est pas content ! Ça me « surprendrait pas de le voir arriver d'une minute « à l'autre. Y serait venu tout de suite si y avait « pas tant de presse pour la confession... Vous « comprenez que j'me suis dépêchée [illegible] vous monter « ça avant qu'y arrive... Vo't mari [illegible] air si abattu, « c'pauvr'homme !... Il m'en a fa[illegible] des recomman- « dations !....Dans le village, y disent toute qu'y « savent pas comment ça va revirer c'taffaire là ! Y « en a plusieurs qui pensent que ça pourrait ben « aller mal, surtout si le curé s'en mêle ! Et y parait « qu'y va en faire une prêche demain !...»

—Eh ! Eh ! la mère, interposa le père Tremblay, vous en faites pas un peu ?

—Qui ça, moé ?

—Oui, vous. Vous en rajoutez pas un p'tit brin ?

—Moé en rajouter ?.. Pour quisse que vous me prenez ?.....

—Y avez-vous seulement parlé au curé ?

—Ben mon gueu seigneur ! je penserais que j'y ai parlé ! je sors de la confesse !....

—C'est à confesse, que le curé vous à dit tout ça, demanda l'un des fils Tremblay, gouailleur reconnu, qui avait déjà eu maille à partir avec la vieille.

—Toé mon grand élingué, viens pas m'achaler!... T'es t'encore trop jeune pour faire le tour de mon jardin!... Oui, ris, ris........Eh visage!....T'es ben assez r'négat pour parler au yâbe toé aussi... espèce de Ch'niqui!...



XXVI

Où Satan se baraude.... en vain

Pour toute réponse à cette flèche du Parthe, évidemment dirigée contre lui aussi, le Sauvage ouvrit le paquet et en cloua gravement le mince coton jaune aux cadres des deux grands trous restés ouverts entre les châssis vitrés. Puis, non moins solennellement, il ajouta : « On verra si le curé en sait aussi long que nous autres »....

L'air froid du dehors, plus lourd que l'atmosphère intérieure, exerça aussitôt sur les blancs et gracieux cotons une pression telle que ces derniers se gonflèrent un peu à la manière des voiles de bateaux, ce qui rappela au père Tremblay d'agréables souvenirs et lui fit remarquer : « C'est joyeux icitte-d'ans !.....»

Ça sent meilleur qu'à matin toujours, ajouta Antoine.

Oui, mais c'est pas encore assez clair, retorqua le Sauvage. Il faudrait blanchir les murs à la chaux, mettre tout blanc, pour être sûr que le Méchant ne revienne pas une fois sorti. Mais le soleil l'épeure déjà pas mal ; l'air frais qui arrive par les cotons va le repousser par toute l'étable, où il va se barauder comme un chien fou pour essayer à sortir tout de suite par un côté pour rentrer par l'autre. Mais il sera bien attrapé ; il ne pourra pas sortir ; les cotons et les vitres vont l'empêcher. Une fois découragé il s'en ira tout seul par le tuyau, jusqu'au-dessus de la grange et on en sera débarrassé pour toujours...

XXVII

« Le Diable est aux vaches ! »

Madame Parlaplein retourna au village assez à bonne heure avant la messe de minuit,

Elle eut affaire, cette fois, dans toutes les maisons, où après échange des saluts d'usage elle disait: « Contez-vous qui s'en passe des affaires au jour « d'aujourd'hui ! Si c'est pas effrayant ! »... Ou encore : « Croyez-vous, hein, si c'est pas trop « triste pour ce pauv' Baptiste Pinette ?... »

Si on faisait la sourde oreille, si on avait l'air de ne pas saisir l'allusion, elle ne se sentait que plus heureuse; et sur le ton de l'étonnement le plus parfait, elle continuait: « Comment! vous ne savez pas ? « Mais le diable est aux vaches dans le Toa!... Y « a peut-être cinquante personnes de rendues dans « l'étable à Baptiste... des hommes, des créatures, « jusqu'à des enfants... »

—Qu'est-ce qu'y font là ?

—Y font!... Y regardent mourir les alimaux à Baptiste, pi y regardent L'Antercri [1] faire ses simagrés.

—Qui ça, l'Anteurecri ?

—Mais, le Savage, du lac, le marichal ! Y parait qu c'est L'Antercri tout pur, le guiabe en personne ce savage là. Les cheveux en redressent rienqu'à l'entende parler... Baptiste est venu trouver le curé pour le faire envoyer, mais le Savage y a fait réponse qu'y partirait quand y voudrait... qu'y était maître dans l'étable. Si c'est pas effronté ! Faut dire aussi qu'y n'a un bon avec lui pour le seconder : le gâs du père Tremblay, le Djimé, là ! Que ça a couru l'Afrique et l'Amérique ; les chanqués pi les facteries ; ça été jusque dans le Michiganne, en en haut de Shalbrouque ; c'est à moitié pratestant : ça peut éventer les sacres ; pi c'est bon

---

(1) L'Antéchrist.

qu'à reluquer le monde. Ane vraie mauvaise langue... Jamais je crêrai ! ça viendra à être ramassé pourtant ce visage insécrabe là...

« En tout cas, M. le curé est ben en peine avec tout ça... Même c'est juste si y va y avoir une messe de min-nuit c't année... à ce qui parait... » C'te pauve Mame Pinette aussi est ben malade avec tout ça... »

Bref la commère fit un tel potin à propos de ce qui se passait dans l'étable de Baptiste, que ce dernier remonta en toute hâte à son domicile.



Appareil à faire sortir le Méchant, Belzebube, etc. En vente chez I. L. LAFLEUR, 366 r. Notre-Dame, Montréal.

(Voir note, page 34.)

XXVIII

La fin approche.

(Celle du conte—Découragez-vous pas).

Le Sauvage, voyant revenir Baptiste avant l'heure convenue, devina le motif qui l'amenait.

Aussi pour couper au plus court, il se porta au-devant de lui et se hâta de déclarer: « Bonne! Ça « va comme sur des roulettes, et je repondrais déjà « de tout si je ne craignais que le sort fût aussi logé « dans ta grange et dans ton fourrage. Pour le faire « sortir, il faudrait hacher en morceaux le foin et la « paille des vaches. »

—J'ai une vieille affaire pour hacher la paille..., et que j'ai achetée à l'encan à la Pointe-Lévis, risqua Baptiste...

—Bonne !...

A ce moment, deux des petits gars de Baptiste apportaient de la grange l'un une brassée de paille, coupée à la faucille, l'autre une brassée de long et gros mil de terre neuve, coupé très mur.

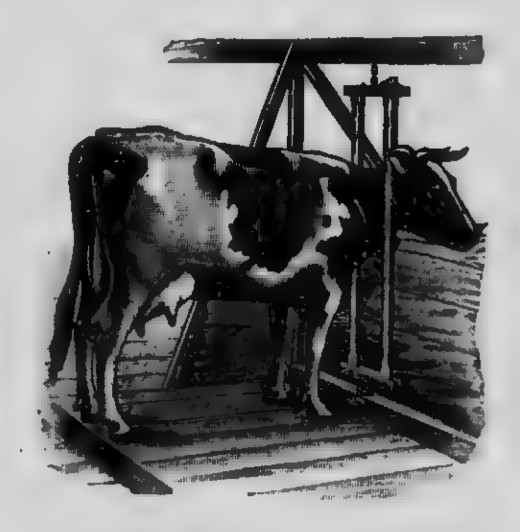
Ces deux rations étaient destinées à la seule vache qui donnât encore un peu de lait, pour le petit dernier qui relevait de la coqueluche.

Le Sauvage examina ces fourrages, les palpa, les flaira, fit une grimage, puis dit à M. Pinette :

—Tu n'auras pas grand lait avec ça, mon vieux. Le sort est encore pas mal là-dedans, surtout pour les vaches. Le mil peut faire pour les chevaux. Ils vont dehors, eux : ça fait évader le Méchant. Mais pour les vaches, surtout si tu n'as pas de trèfle, de blé d'Inde, ou de légumes (lesquels sont moins sujets aux sorts), hache ton mil et ta paille, puis une fois hachés, ébouillante-les ; c'est plus sûr !... Ensuite laisse reposer ça plusieurs heures avant de le donner aux vaches. Avant de le faire manger, sens-le, ton fourrage. Si y sent fort, c'est que le Méchant, en est sorti et a laissé son

odeur. C'est le temps de le donner aux vaches. Ensuite, donne à chaque vache sept poignées de son: trois poignées de la main gauche et quatre poignées de la main droite.

Pour faire ça, *ferme-toi les yeux durs;* ou regarde en arrière pour pas voir ce que tu prendras dans le quart ou la poche; mais prends tes poignées aussi grosses que tu pourras, puis jette-les dans le fourrage ébouillanté. C'est pas battu pour achever de combattre le Méchant qui cherche à se fourrer jusque dans le corps des animaux. Si à part ça, tu veux donner de la moulée sèche, surtout aux vaches que tu tires, n'importe quelle main peut faire...





XXIX

Le coq à Baptiste.

Jimmy Tremblay, qui avait toujours été pas mal cocassier, mais l'était encore plus depuis son retour des États, venait d'entrer dans l'étable, portant sous son bras l'unique coq du troupeau de poules de M. Pinette.

Le pauvre animal, faisait pitié, tant il était sale, maigre et vermineux.

Le Sauvage dit à Jimmy : « Tu connais ça, toé, de l'onguent gris ! . . . »

Tout le monde se mit à rire, car on savait que Jimmy était récemment revenu du chantier précisément parce que l'usage de l'onguent gris y était devenu nécessaire, — temporairement au moins — pour tout le monde.

Or, la mère Parlaplein elle-même était obligée d'admettre que, malgré tous ses défauts, Jimmy possédait au moins une vertu : celle de la propreté.

C'est pourquoi il était venu passer dans sa famille le temps des fêtes, en attendant que la nécessité de l'onguent mercuriel, au chantier, fut disparue.

—Mets-lui gros comme un pois d'onguent partout où il a des bibittes, continua le Sauvage, désignant le coq ; mais fais attention ; c'est poison.

Et s'adressant à M. Pinette :

—L'année prochaine tu ferais ben mieux de te construire un petit bâtiment exprès pour tes poules. Un seul lambris de planches ; le devant exposé au Sud, avec un grand châssis vitré et deux bons châssis en coton jaume commun. Chaque fois qu'il fera beau, et quand même il ferait froid, tu tiendras ces deux châssis ouverts toute la journée, pour que le soleil et l'air y entrent...

Au moyen d'un crayon de charpentier, le Sauvage exquissa grossièrement sur le mur encore tout « frimassé », la charpente et l'intérieur du bâtiment proposé, lequel devait avoir quinze pieds carrés et pouvait contenir, disait-il, une cinquantaine de poules.

Rappelant ses souvenirs l'auteur a pu retracer les grandes lignes de la construction et de l'aménagement intérieur esquissés sur le mur de l'étable par l'ex palfrenier de l'école vétérinaire américaine.

Et il est heureux d'en fournir à la fin de cet opuscule un dessin assez fidèle. [1]

Le Sauvage énuméra les divers soins à donner aux volailles, puis sortit d'une crèche un sac contenant une grossière poudre noire, et dit à M. Pinette : « Tiens toujours de ça davant les poules, du com-« mencement de l'année à la fin. Tiens en toujours « aussi devant les tout petits poulets. Donne-z'en « aussi à tes porcs ; ça les tiendras en appétit, ça « les « tônera » [2] et ça les empêchera de manger « leurs petits. »

« On dirait à la voir que c'est du charbon ou de « la poudre qui vient de l'enfer ; mais crains pas ; « y a rien de mieux, pour la volaille surtout... »

---

(1) Pour plus de détails sur le sujet, comme sur tout ce qui concerne la production et le commerce des oiseaux de basse-cour, demander au Département de l'Agriculture, à Québec, la brochure « L'Industrie Avicole ».

Elle vous sera envoyé gratuitement.

(2) De l'anglais *to tone* : tonifier.

Le docteur sauvage dut interrompre ici ses ordonnances.

Un autre personnage venait d'entrer et réclamait l'attention de Baptiste.

C'était le meunier.

—Tiens, disait-il à Baptiste, je t'ai apporté ta gaudriole, remets-moi le gru....

—La gaudriole! mais je l'ai reçue, fit Baptiste.

—Eh non! Le Toine s'est trompé de poche. Quand t'as passé, à matin, si t'avais attendu ains seulement dix minutes tu l'aurais eue...

—Si j'avais su !

—Je t'ai crié ; mais je voyais que t'étais pressé;.. c'est pour ça que je t'ai dit : « Je te l'enverrai par le Toine, je pense que c'est lui qui s'en vient avec sa jument grise, j'entends sa clochette fêlé... J'ai cru que t'avais entendu ; ton associé, ce mecieu-là, fit-il en désignant le Sauvage, s'est redeviré. Vous avez pas entendu, l'ami ?

L'ami, c'est-à-dire le Sauvage, avait de bonnes raisons pour garder

« ....de Conrart le silence prudent.»

Aussi se contenta-t-il de murmurer négligemment : « On avait le vent contraire, voyez-vous...»

Cette mystérieuse poudre noire n'était autre que du charbon de bois, que le Sauvage avait, à l'insu de tous, fait venir de la forge du village.

A cette époque, en effet, les forgerons se servaient encore beaucoup de charbon de bois pour alimenter leurs feux. Et ils le fabriquaient eux-mêmes, assez souvent.

Aujourd'hui on peut se procurer, presque pour rien, cet article indispensable aux volailles, dans notre pays.

Ainsi, à Québec, la " Standard Chemical Co. ", en fournit, en poudre, pour 5 et 10 sous le sac de trois minots.

En gros morceaux la même compagnie le vend 15 sous le minot, ou encore 10 sous le sac d'un demi-minot. Trois sacs pour 25 sous, 12 sacs pour 75 sous.

S'adresser à la " Standard Chemical Co. "

LEO GAUDRY, gérant local, 92 r St-Roch, Québec, (au Palais, près de la gare du Canadien Pacifique.

Où le Toine parle aplomb... et Jimmy se croit aux noces.

« A c'theure, hourrah ! gréyons-nous pour la messe, dit le père Tremblay. »

Le Toine, qui aimait toujours à dire son mot, s'avança alors et, scandant chacune de ses phrases d'un geste décidé, parla en ces termes : « Ecoutez « mes amis, on a fini notre ouvrage ; puis j'ai un « mot à vous dire. « J'ai fait une grosse boucherie, « vous le savez... Ma femme achève de faire le « boudin et les tourquières. Les croquecignoles sont « parées. » « Mame Pinette est trop maladif c'tan- « née pour qu'on y laisse mettre la table, après la « messe, pour le réveillon. » « Entre voisins, faut « s'entr'aider. » « En remontant du village, Baptiste, « sa femme, Monsieur le Savage, le beau-père, les « jeunesses pi les créatures vous arrêterez toute à la « maison, réveillonner sans cérémonie, se divartir, « et prendre du plaisir toute ensemble... On va se « réjouir ! »

« Hi !... Hi !... » fit entendre joyeusement le Djimé, d'un cri aigu, léger soprano. Et il accompagne son exultante et folichonne exclamation d'un vif et subtile pas de danse, exécuté avec maestria, et terminé par un *step* si entraînant que l'on se serait cru aux noces.

La proposition du Toine fut reçue par une ovation et... qui fut dit fut fait...



XXXI

Vingt ans après.

Vingt ans après je demandai au vieux curé de l'endroit pourquoi en l'an de grâce 187.., il avait laissé une espèce de sorcier sauvage faire du spiritisme dans sa paroisse.

« Ce prétendu sauvage, répondit le vénérable prê-« tre, ne l'était pas plus que vous ou moi ; pas plus « spirite et pas plus médecin non plus. Il était « cependant doué d'une belle intelligence et se fut « rendu utile à la société si son ivrognerie ne l'eut « sans cesse empêché de travailler et de s'instruire.»

« Complètement décavé, ne sachant que faire, il « entra un jour comme garçon d'écurie dans un « hôpital vétérinaire de la Nouvelle-Angleterre. « Tant qu'il y resta, c'est-à-dire tant que son mal-« heureux vice ne l'en chassa pas, il eut l'occasion « d'observer et de noter les précautions et les soins « hygiéniques, les divers régimes alimentaires, etc., « auxquels avaient recours les médecins vétérinaires « pour guérir la plupart des animaux malades et, le « plus souvent, sans aucun traitement médical pro-« prement dit.

« Mis à la porte de l'établissement pour excès de « boisson, il profita des connaissances (pourtant « fort élémentaires) acquises là, pour gâgner misé-« rablement, mais assez honnêtement sa vie en « mettant ou laissant le public de la campagne « sous l'impression qu'il avait recours aux esprits « dans l'exercice de son art.

« Il passait en effet pour un artiste quand il s'agis-« sait de guérir sans drogues.

« Je crois aussi que sa mentalité, ou plutôt une « certaine tournure particulière d'esprit, lui faisait « prendre plaisir à mystifier les gens comme il l'a « fait dans le Trois.»

« Il s'appliquait à faire observer à ses clients les « principes les plus élémentaires de l'hygiène ; mais

« il entourait ses ordonnances de tant de mystère et
« de pratiques superstitueuses, qu'on le prenait pour
« un véritable magicien.

« Lui-même au fond se moquait et s'amusait de
« la naïveté populaire, mais il savait que, dégagés
« de tout cachet superstitieux ou cabalistique, ses
« conseils et ses prescriptions n'eussent pas été mis
« à exécution, pas plus que ne l'étaient les avis du
« curé et des médecins vétérinaires quand ils repro-
« chaient à leurs gens l'insalubrité de leurs bati-
« ments de ferme, et leur manie de trop peupler
« les étables, sans même songer à y faire entrer une
« bouffée d'air pur ou un rayon de soleil.

« Voilà pourquoi je laissais faire le prétendu Sau-
« vage, qui prenait plaisir à trouver à tous maux
« des causes occultes, puis des remèdes mystérieux.
« Ainsi, lorsque tard en été il se présenta chez
« Baptiste Pinette pour réclamer un peu d'argent
« Baptiste le lui donna de bon cœur, déclarant que
« ses animaux étaient entièrement revenus à la
« santé. Mais, ajouta Baptiste, depuis le printemps
« je ne puis pas faire de bon beurre.» « Ça déclara
« spontanément le Sauvage, c'est un sort d'été,
« faudra voir à ça.»

Nous reparlerons peut-être de ce sort d'été...
à Pâques ou à la Trinité.

Aujourd'hui mon histoire finit dans par là.

Excusez-là.





Postcriptum.

CERTIFICAT DE « LA GAZETTE »

Vers le même temps j'eus l'occasion de rencontrer la mère Parlaplein, *alias* « La Gazette. »

Elle était bien vieillie, mais avait encore la langue assez souple.

Je lui demandai si elle avait eu connaissance d'événements mystérieux dans le 3e rang au siècle dernier.

« Si j'en ai eu connaissance ? Cher p'tit cœur! J'y étais! C'est moé qui *l'ai vu sortir la première* au-dessus de l'étable de Baptiste Pinette, par la cheminée...

—Vous aves vu sortir quoi, memére ?

—Le guiabe en personne: Satan et ses petits, Belsébube avec sa grand'fourche, parmi les sarpents, les escarpions, les éclairs, la chasse-galerie, les lutins, les gripettes, tout y était... Pi ça sentait!... je sais pas quoi... J'ai jamais vu in odeur pareille! Pi un vacarme... des cris... des cris de morts, saves... C'est après ça que j'ai commencé à m'apercevoir que j'entendais dur...

—Mais, Memère, si ça avait fait tant de train que ça, on l'aurait su avant aujourd'hui. Les journaux en aurait parlé.

—Les papiers! à quoi'ce qui sont bons ? rétorqua dédaigneusement la bonnefemme, qui depuis longtemps, et pour cause, ne prononçait jamais le mot « journal » ou « gazette. » Les papiers! Y savent pas la moitié de ce qui se passe; puis y éventent le reste les trois quarts du temps... Moé je parle rien de ce que j'ai vu, pi au besoin je le çartifie...

....

....



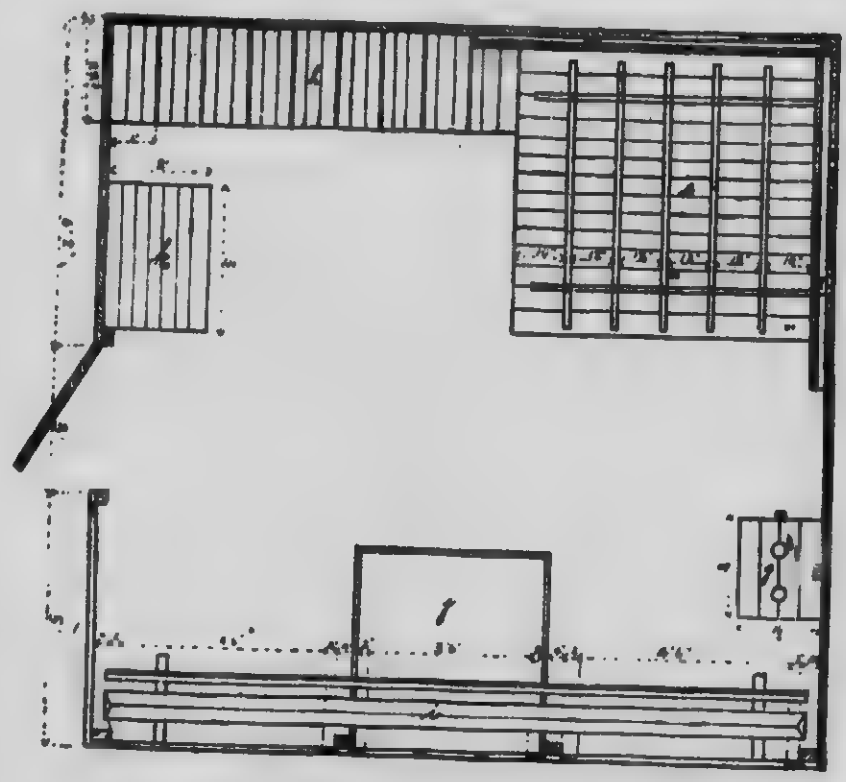


Nous donnons ci-après les plans promis, et aussi un couple de Plymouth Rocks hivernés en poulailler froid.

Il est facile de constater à leur allure, que l'air froid mais sain et sec du poulailler froid mais « ensoleillé » leur va mieux que l'atmosphère des poulaillers à la Pinette.

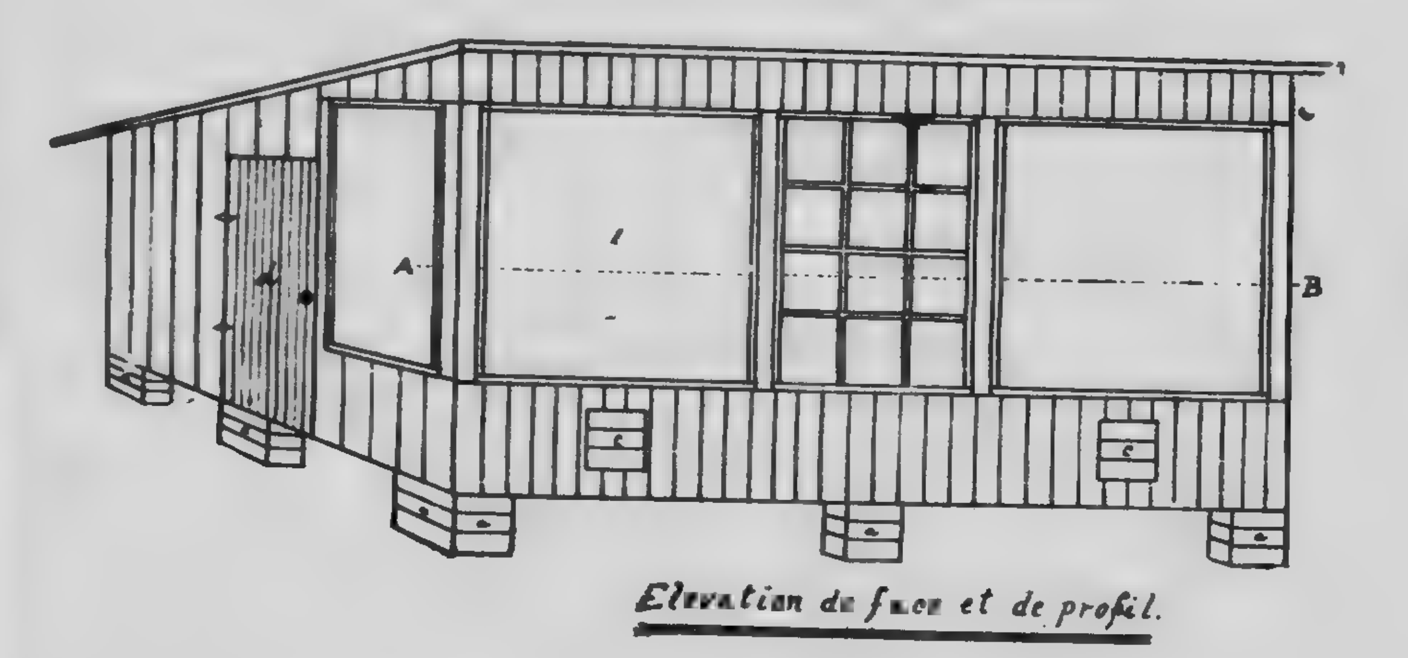
Il en est de même pour tout le bétail.

Dans la gravure principale, page 73, les trois grands carrés blancs indiquent les endroits occupés par les châssis en coton.



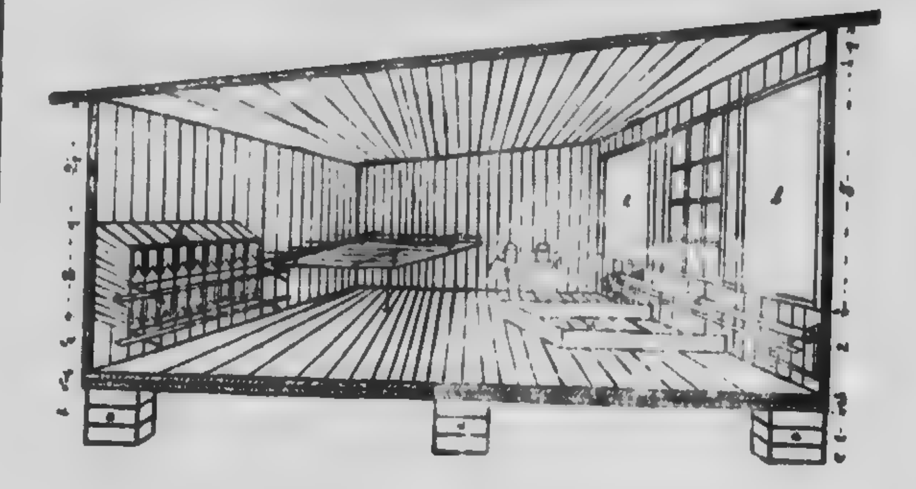
Coupe horizontale suivant A.B

Poulailler pour 50 poules



Elevation de face et de profil.

Disposition intérieure.



Echelle de [illegible] de pouce au pied



Appendice

AIR PUR OU AIR BÊTE ?

Lequel préférez-vous ?



Le cheval, la vache, la brebis, la poule, et même dom pourceau, choisissent de préférence l'air pur.



Et (ils) souhaitent que leur propriétaire attrape l'autre, s'il les contraint à passer six mois par année, soit la moitié de leur existence, dans une prison trop étroite, mal aérée, mal ventilé mal éclairée, mal nettoyée, et en conséquence dans une atmosphère mortelle, qui les assassine lentement, eux et leur race, leur descendance.



Le souhait sera réalisé, car les éleveurs qui ne prennent pas les moyens d'avoir constamment de l'air pur dans leurs étables en hiver, attraperont l'« autre air » au printemps, quand il leur faudra se lever la nuit pour surveiller et médicamenter les bêtes malades ; ou encore les lever par le manche, le matin.



A l'automne tout un volume comme celui-ci ne serait pas trop pour énumérer les bienfaits du soleil et de l'air pur chez les animaux en stabulation.



Mais au printemps suivant il en faudrait encore un plus gros pour enregistrer seulement la moitié des doléances de ces malheureux, qui aujourd'hui trouvent que nous exagérons l'importance de deux choses bien insignifiantes dans leur estime : le soleil et l'air pur.

Et vous les verres encore au printemps attribuer leurs pertes et leurs déboires à des maladies imaginaires, dont la kyrielle commence généralement par le « mal de cornes », pour aboutir au « vertigo », ou autres bêtises du genre.

Il en est de même qui ont recours au monde des esprits, et crient à la sorcellerie, au « mal donné » et aux vengeances occultes, pour expliquer les pertes dues à leur incurie, et en particulier à l'insalubrité de leurs bâtiments.

Il faut les plaindre.



Et, vous savez, s'il n'y a pas d'air pur dans les étables tout l'hiver, ou pourrait bien avant le printemps attraper l'air triste de ce Pauvre Baptiste Pinette, du 3e rang, quand il entendit les mugissements funèbres de ses deux grands bœufs, suffoqués par l'atmosphère mortelle de son étable.

Que le malheur arrivé à Baptiste serve d'exemple à tous . . .



AVIS IMPORTANT

Tous les hivers et jusqu'à nouvel ordre, le soleil quittera l'Est tous les matins pour se rendre dans l'Ouest, en passant par le Sud, d'où il distribue ses meilleurs rayons.

Ceux qui en désirent pour eux-mêmes, ou pour leurs animaux, une ample provision, sont priés de pratiquer dans le mur sud de leur bâtiment de larges ouvertures qu'ils devront remplir par des châssis vitrés. C'est par là que le soleil délivre, tous les jours, sa meilleure marchandise, qu'il se charge de rendre « gratis » à domicile, pourvu qu'on l'y laisse entrer.

Pour accommoder ses clients qui ne peuvent faire mieux, il consent à entrer un peu, matin et soir, par l'Est et l'Ouest, mais juste le temps « d'allumer » ; (Il est pressé, devant coucher dans l'Ouest tous les soirs, puis revenir par icite à bonne heure le lendemain). Il fait avertir également qu'on ne le prendra pas à rôder dans le Nord, à essayer à entrer par la porte de derrière, ou malgré les gens. « Ça à l'air trop « pèdeleur », dit-il ».

TABLE DES MATIÈRES

LA PANACÉE DES SIÈCLES ! - - - - - -

LA PANACÉE UNIVERSELLE!! - - - - - -

LA PÉNACÉE DE TOUS LES SIÈCLES!!! -

LA PANACÉE DES HOMMES ET DES BÊTES!!!!

¶ Tonique incomparable.

Préparé et dosé par le Médecin Suprême, le Créateur lui-même, qui dans sa bonté le fournit pour rien, et invite tout le monde et tout être qui a la vie, à en user libéralement.

Il a même chargé la nature de punir sévèrement ceux qui n'en usent pas.

La réserve de cet incomparable préventif et remède est inépuisable.

Elle a pour magasin le Globe et l'Espace ; pour tablette la surface des terres et des mers, sur lesquelles sont superposées plus de douze lieues d'air atmosphérique.

Composition chimique : **AZOTE ET OXYGÈNE.**

NOM VULGAIRE :

AIR PUR

Spécialement recommandé par L'UNION EXPÉRIMENTALE DES AGRICULTEURS DE QUÉBEC, (Siège social, I. A. O. La Trappe, Qué.)

Cette société patriotique et philantropique vous enseignera comment assurer à vos animaux, tout l'hiver, une ample provision d'air pur.

Écrivez lui à l'adresse ci-haut.

Les membres affiliés de "L'U. E. A. Q.", ne paient que 50 sous par année, et en retour reçoivent le "Journal d'Agriculture" et les diverses publications émises par la Société.

Les membres ordinaires paient $1. par an, et ont droit au service de renseignements agricoles par correspondance, aux primes offertes par L'UNION pour expériences, etc.

COMPRENONS-NOUS - - - - - - - BIEN...

L'UNION EXPÉRIMENTALE DES AGRICULTEURS DE QUÉBEC, dont le siège principal est à l'Institut Agricole d'Oka, (bureau de poste : La Trappe, Qué.) fait faire à ses membres des expériences relatives à l'agriculture, mais dans des conditions bien déterminées.

Et pour toucher les primes qui peuvent être offertes, le membre doit d'abord être en règle avec l'administration, puis donner avis de son intention de prendre part aux expériences.

Elle s'efforce aussi, par des brochures de propagande, etc., d'attirer l'attention des cultivateurs sur les lacunes et les vices de nos méthodes de culture ; sur les cultures nouvelles que l'on pourrait créer dans les régions où elles sont susceptibles de réussir, etc.

Le but de la société n'est pas de faire du commerce, n'est pas de faire de l'argent, mais uniquement de concourir au relèvement de notre agriculture et d'en favoriser le progrès.

Un service de renseignements agricoles par correspondance a été établi au bureau de L'UNION, mais seuls les membres ont droit à ce service.

Les citadins, et en particulier certaines classes de commerçants de la ville, sont tout aussi intéressés que les ruraux à devenir membres de L'UNION, à annoncer leurs produits dans les brochures de L'UNION, puisque l'un des buts que poursuit la société est de contribuer à amener le plus directement possible les produits agricoles de la ferme à la demeure du consommateur ; et les produits industriels, le plus directement possible aussi, de l'entrepôt des villes à l'acheteur de la campagne.

En supprimant les frais intermédiaires inutiles, on abaissera le coût des denrées et pour les citadins et pour les cultivateurs.



La mère Parlaplein ne vécut pas assez longtemps pour voir un automobile ou une bicyclette dernier modèle.

Un jour, cependant, elle aperçut un homme monté sur un vélocipède, et cria aussitôt à l'*Anteurecri*, à *Belzébube* et sa grand'roue, etc. Elle finit toutefois par déclarer que cette grand'roue était bien commode... pour aller chez les voisins,... quand on avait affaire.

Une des rares inventions modernes qu'elle trouva de son goût et loua spontanément fut l'incubateur ou couveuse artificielle.

Elle prit même la peine de se réconcilier avec Jimmy Tremblay pour aller voir chez ce dernier une couveuse qu'il avait rapporté de l'un de ses voyages " d'en en en haut de Shalbrouque ".

Elle ne tarissait pas d'éloges et pour la couveuse et pour l'éleveuse, pourtant assez ordinaires ; que Jimmy avait *smoglé* en revenant des États.

Qu'eut-ce été, donc, si la mère eut vécu assez longtemps pour voir un incubateur

" **PRAIRIE STATE** ",

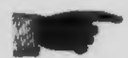
que l'on peut se procurer à Montréal, chez :

GUNN & LANGLOIS

:-: :-: 241, RUE SAINT-PAUL :-: :-:

Demandez leur joli catalogue. C'est un article de salon, et cependant il est envoyé GRATIS sur demande.

La même maison fait un grand commerce de tous les produits de la basse-cour. Elle tient même des oiseaux et des œufs de race, pour la reproduction. Ecrivez-lui.



Tournez la page et vous aurez une idée des résultats produits par l'incubateur

" PRAIRIE STATE ".





